



CHRISTIANE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français
le 20 décembre 1871


J. Claye, imprimeur
r. S. Benoit, 7, à Paris

CHRISTIANE

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

EDMOND GONDINET





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872



PERSONNAGES

ROBERT DE NOJA.	MM. DELAUNAY.
ACHILLE DE BEAUBRIAND.	COQUELIN.
MAUBRAY.	F. FEBVRE.
DE BRIAC.	THIRON.
LE DOCTEUR SOLEM.	PRUDHON.
LE MARQUIS DE KERHUON.	KIME.
ANATOLE DE FERRUZAC.	JOUMARD.
UN CAISSIER.	MAZOUDIER.
VALET DE CHAMBRE DE MAUBRAY. . .	TRONCHET.
VALET DE CHAMBRE DE ROBERT. . . .	MASQUILLIER.
CHRISTIANE.	Mmes REICHEMBERG.
ADRIENNE.	THOLER.
LA BARONNE DE JUBLAINS.	PROVOST-PONSIN.
HENRIETTE.	MARIE MARTIN.

CHRISTIANE

ACTE PREMIER

CHEZ LE COMTE DE NOJA

Un salon, communiquant par une large baie avec un second salon où l'on aperçoit des tableaux. Au fond du second salon, une porte de bronze à deux battants, s'ouvrant sur une galerie de tableaux. Portes à droite et à gauche, second plan. Une table à droite, canapé près de la table, fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, ADRIENNE.

La baronne entre par le fond avec Adrienne. Elles sont suivies d'un tapissier.

LA BARONNE, au valet de chambre qui les introduit.

Prévenez mon cousin que nous arrivons; il nous attend.

LE VALET.

M. le comte est absent.

LA BARONNE, étonnée.

Absent!

LE VALET.

M. le comte est sorti de très-bonne heure ce matin. Il n'est pas encore rentré.

ADRIENNE, riant.

Mon oncle nous a oubliées. (Elles redescendent un peu.)

LA BARONNE.

Dites plutôt qu'il lui est arrivé un accident.

LE VALET, surpris.

Rien ne peut le faire supposer, madame.

LA BARONNE.

C'est égal; nous ne partirons pas avant de l'avoir vu. Ce cher Robert! — Adrienne, profitez de ce moment pour mettre en ordre la liste des invités, il faut bien la communiquer à votre oncle. (Adrienne va à la table et écrit. — Au tapissier.) Qu'ai-je encore à vous dire? Ah! vous mettrez le salon bleu en rose. Le bleu ne va pas à ma fille. Et il est convenu que nous aurons un salon grenat. Je l'ai annoncé à cette excellente mademoiselle Boin.

ADRIENNE, toujours assise, souriant.

Ah! (Le tapissier sort.)

LA BARONNE.

Je ne sais pas pourquoi vous avez toujours le sourire aux lèvres quand je prononce le nom de mademoiselle Boin.

ADRIENNE.

Je riais du salon grenat.

LA BARONNE.

Je vous prie de ne jamais oublier que mademoiselle Boin fait notre admiration par sa piété, et qu'elle est présidente de notre œuvre.

ADRIENNE.

Je ne l'oublie pas.

LA BARONNE.

De plus, c'est une amie précieuse. Ainsi, aussitôt que mon cousin m'a écrit qu'il venait passer un congé en France, en me priant de lui arrêter un appartement, j'ai

couru chez cette respectable personne, et c'est elle qui m'a indiqué cet hôtel, une des demeures les plus aristocratiques de Paris. Le baron de Folny y donnait des bals splendides; sa galerie de tableaux, qu'il nous laisse, a une réputation européenne, et tout ici est si bien disposé pour des fêtes...

ADRIENNE, riant.

Que mon oncle a été forcé d'en donner une.

LA BARONNE.

Dont nous ferons les honneurs. Connaissez-vous une façon plus charmante de prouver qu'il vous regarde comme sa fille d'adoption?

ADRIENNE, vivement.

Il n'a jamais dit cela.

LA BARONNE.

Qu'a-t-il besoin de le dire? — Nous sommes ses seules parentes.

ADRIENNE.

Il n'est que votre cousin.

LA BARONNE.

Germain... Vous êtes sa nièce.

ADRIENNE.

A la mode de Bretagne. Et il se mariera peut-être.

LA BARONNE.

Votre oncle?

ADRIENNE.

Il n'a que trente-huit ans.

LA BARONNE.

Trente-neuf. Je crois même que nous pourrons bientôt dire quarante. On ne passe pas impunément la moitié de sa vie dans l'Amérique du Sud. D'ailleurs, votre oncle ne cache à personne qu'il veut rester garçon. Qu'a-t-il besoin de femme, puisqu'il a une famille, vous et moi. (Elle s'assied sur un fauteuil, à droite.)

ADRIENNE, souriant.

Une famille qu'il ne peut aimer beaucoup; il ne la connait que depuis trois semaines.

LA BARONNE.

Robert n'avait que vingt-deux ans quand il a été nommé consul à Rio. Il est devenu ministre plénipotentiaire au Pérou, il était très-occupé; il nous a un peu négligées; mais depuis son retour il nous comble.

ADRIENNE, gaiement.

Tenez, ma mère, ces choses-là ne se discutent pas, elles se sentent. Mon oncle n'a aucune affection pour moi.

LA BARONNE, se levant et allant à Adrienne.

Pourquoi est-il revenu d'Amérique?

ADRIENNE.

Parce qu'il était parti. Nous ne savons ce qui s'est passé.

LA BARONNE.

Il ne s'est rien passé. Je connais toute son existence.

ADRIENNE, étonnée.

Vous, ma mère?

LA BARONNE.

Cette excellente mademoiselle Boin, qui est un peu parente du secrétaire de Robert, a adroitement fait causer ce jeune homme.

ADRIENNE.

Mademoiselle Boin s'est permis une grosse indiscrétion.

LA BARONNE.

Une personne aussi respectable que mademoiselle Boin peut tout se permettre. Votre oncle est comme les peuples qu'on dit heureux : il n'a pas d'histoire.

ADRIENNE, souriant.

C'est un oncle modèle. Et vous en concluez?

LA BARONNE, s'asseyant sur une chaise, près de la table.

J'en conclus que vous avez été plus sage que moi, en refusant depuis trois ans tous les partis qui se présentaient. — Vous avez maintenant le droit d'être exigeante.

ADRIENNE.

Mais non, ma mère.

LA BARONNE.

Seulement, vous me désespérez.

ADRIENNE.

Moi ?

LA BARONNE.

Hier, aux Champs-Élysées, M. de Beaubriand fils vous salue en souriant, et vous ne vous en apercevez pas !

ADRIENNE.

Je pensais à autre chose.

LA BARONNE.

C'est ce que je vous reproche.

ADRIENNE.

Il peut arriver à tout le monde de ne pas rendre un salut. Ainsi, vous, ma mère, pendant que M. de Beaubriand passait, vous n'avez pas remarqué que le docteur Solem nous faisait sa plus belle révérence.

LA BARONNE.

C'est tout différent.

ADRIENNE.

Le docteur Solem est très-aimable, très-spirituel.

LA BARONNE.

Très-spirituel. — M. de Beaubriand est le fils d'un ministre, et quel ministre !

ADRIENNE.

Le docteur Solem est un de nos savants les plus distingués ; n'est-ce rien, cela ?

LA BARONNE.

C'est beaucoup. Il est le médecin de la famille Beaubriand, ce qui le fera décorer.

ADRIENNE.

Il est déjà célèbre; à son âge, c'est superbe!

LA BARONNE.

Je ne dis pas non. Mais M. de Beaubriand a des attentions pour vous. (Elle se lève.)

ADRIENNE, étourdiment.

Le docteur aussi. (Se reprenant.) Vous croyez, ma mère? (Elle se lève aussi.)

LA BARONNE.

J'en suis sûre. Il vous a fait danser trois fois au bal de l'ambassade.

ADRIENNE.

Ce n'est pas une preuve. (Elles viennent au milieu de la scène.)

LA BARONNE.

Et je ne sais ce que vous lui disiez pendant le dernier quadrille, il vous écoutait avec admiration.

ADRIENNE, riant.

Oh! quand M. de Beaubriand écoute avec admiration, c'est lui qui parle.

LA BARONNE.

Enfin, j'ai appris, sous le sceau du secret, par une personne que je ne vous nommerai pas...

ADRIENNE, souriant.

C'est inutile.

LA BARONNE.

Et qui est un peu alliée aux Beaubriand, j'ai appris que, dimanche dernier, dans une sorte de conseil de famille, on avait résolu de marier promptement M. Achille.

ADRIENNE.

Eh bien, ma mère?

LA BARONNE.

Eh bien, Adrienne, votre nom a été prononcé.

ADRIENNE.

Oh! mon Dieu!

LA BARONNE.

Le père est un des personnages les plus importants de notre époque.

ADRIENNE.

Mais le fils?

LA BARONNE.

Mon Dieu, le fils...

ADRIENNE.

Le fils est ridicule.

LA BARONNE.

Ridicule... à présent; — quand il sera marié, on ne s'en apercevra plus.

ADRIENNE, vivement.

N'essayons pas. Je vous assure qu'en cherchant un peu autour de nous, vous trouverez aussi bien.

LA BARONNE.

Aussi bien! (Cherchant.) Je ne vois d'aussi bien que le fils du marquis de Kerhuon.

ADRIENNE.

Henry de Kerhuon! Oh! celui-là est un vrai gentilhomme.

LA BARONNE.

Fils unique, trois fois millionnaire.

ADRIENNE.

Un gentilhomme accompli.

LA BARONNE.

Accompli.

ADRIENNE.

Seulement...

LA BARONNE.

Seulement?

ADRIENNE, gaiement.

Il aime une jeune fille plus jolie que moi, plus spirituelle que moi, et meilleure que moi.

LA BARONNE.

Vous oubliez, Adrienne, que depuis trois semaines personne n'est mieux que vous.

ADRIENNE.

Oh! ma mère!

LA BARONNE.

Vous ne connaissez donc pas la fortune de votre oncle?

ADRIENNE.

Mais ce n'est pas la nôtre! (Le domestique paraît au fond.)

LA BARONNE, vivement.

Chut! Voici Robert. (Elle court et se trouve en face du valet de chambre.) Mon cousin?...

LE VALET.

M. le comte n'est pas encore rentré.

LA BARONNE, désappointée.

Pas encore!

LE VALET.

Et je viens demander à madame la baronne si elle m'autorise à introduire monsieur le consul du Haut-Pérou, à qui monsieur le comte a aussi donné rendez-vous.

LA BARONNE.

Certainement. (Cherchant.) Consul du Haut-Pérou?...

ADRIENNE.

M. de Briac. Vous l'avez vu souvent, ma mère.

LA BARONNE.

Très-souvent. Mais j'ignorais qu'il était l'ami de Robert.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRIAC[1], entrant par le fond.

LA BARONNE, allant à lui.

Ah! mon cher monsieur de Briac, vous nous trouvez dans de bien cruelles angoisses.

BRIAC, effrayé.

Qu'est-il arrivé?

LA BARONNE.

Le comte de Noja, mon cousin, devait être rentré à midi...

BRIAC, avec calme.

Et il est en retard?

LA BARONNE.

De deux heures.

BRIAC.

Rassurez-vous, madame, c'est toujours ainsi.

ADRIENNE.

Mon oncle est inexact?

BRIAC.

Oh! mademoiselle, autrefois j'essayais souvent d'arriver le second, je n'y ai jamais réussi.

LA BARONNE.

Vous connaissez mon cousin depuis longtemps?

BRIAC.

Depuis le collége.

LA BARONNE.

Et vous avez toujours conservé vos relations avec lui?

1. Briac, la baronne, Adrienne.

BRIAC.

Oui, madame. Il m'a fait nommer consul du Haut-Pérou pour me forcer à lui écrire.

LA BARONNE.

Asseyez-vous donc. Que je suis heureuse de pouvoir causer à cœur ouvert de ce cher cousin avec un de ses amis! (Ils s'asseient.) Je suis si touchée de l'affection que Robert nous témoigne! Je sais bien que nous sommes ses seules parentes, mais il est admirable. Il a voulu, absolument voulu donner un bal, dont nous ferons les honneurs, ma fille et moi. Quelle attention délicate! Vous avez eu votre lettre d'invitation, n'est-ce pas?

BRIAC.

Non, madame.

LA BARONNE.

Vous ne l'avez pas reçue?

BRIAC.

Non. Mais je n'en suis pas surpris; j'ai un domestique qui ne me remet aucune invitation. Il n'aime pas le monde.

LA BARONNE, souriant.

Ah! je m'applaudis, alors, de vous en avoir parlé.

ADRIENNE.

C'est demain, monsieur de Briac, et puisque vous n'êtes pas encore parti pour les Pyrénées...

BRIAC.

Je ne pars plus, mademoiselle.

ADRIENNE.

Plus du tout? Vous manquerez donc à votre parole? Vous aviez si bien promis à Christiane d'aller lui rendre une visite à Amélie-les-Bains.

BRIAC.

Je serais parti ce soir. Mais mademoiselle Maubray est revenue hier.

ADRIENNE, *avec joie.*

Christiane est ici!

BRIAC.

J'ai été plus étonné que vous encore, en la rencontrant tout à l'heure, boulevard des Capucines, à pied, avec sa gouvernante. Elle avait renvoyé sa voiture, je ne sais pourquoi. Je lui ai offert mon bras.

ADRIENNE.

Comment va-t-elle?

BRIAC.

On n'ose jamais dire qu'elle va bien.

LA BARONNE.

Pauvre enfant! Elle est charmante, elle a une grande fortune, elle est jolie, mais sa santé...

ADRIENNE.

Christiane se porte bien quand elle est contente.

BRIAC.

C'est un peu vrai.

LA BARONNE.

N'est-ce pas plutôt qu'elle tient de sa mère, qui était très-délicate et qui est morte en lui donnant le jour, après trois mois de souffrances cruelles? Voilà, du moins, ce que l'on m'a raconté.

ADRIENNE.

Et puis elle a un père si sévère, si glacial.

BRIAC.

Je vous assure, mademoiselle, que M. Maubray est excellent.

ADRIENNE.

Excellent, si vous voulez. Mais je suis bien sûre que Christiane ne l'a pas trouvé plus tendre à son retour. Elle ne vous l'a pas dit?

BRIAC.

Je ne l'ai vue qu'un instant. J'avais mon rendez-vous avec Robert. (Il se lève en entendant ouvrir la porte de la galerie.)

LA BARONNE, à Adrienne.

Est-ce qu'on songerait pour Christiane?...

ADRIENNE.

A M. de Briac? Oh! ma mère! Dès qu'on le voit, on a de l'amitié pour lui; comment voulez-vous qu'on l'aime?

ROBERT, de la porte de la galerie.

Je te fais attendre?

BRIAC.

C'était son mot.

SCÈNE III[1].

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT, entrant gaiement.

Tu n'es pas seul? Alors, je n'ai plus de remords. Je vois, ma cousine, que je n'ai pas à vous présenter mon ami de Briac, consul du Haut-Pérou.

LA BARONNE.

J'avais l'honneur de connaître déjà M. de Briac.

ROBERT.

Eh bien, ma cousine, vous connaissez le plus dévoué, le meilleur des hommes.

BRIAC.

Le plus patient seulement, madame.

1. Briac, Robert, la baronne, Adrienne.

ROBERT.

Oh! patient! Je ne suis en retard que de vingt minutes, et tu te fâches!

BRIAC.

Madame de Jublains et mademoiselle t'attendent depuis deux heures.

ROBERT.

Vraiment! (Se rappelant.) Ah! oui, oui Là, je suis tout à fait coupable. (A la baronne.) Vous m'aviez demandé un entrétien. Est-ce qu'il s'agissait de choses graves?

LA BARONNE.

Nous avons à causer du bal que vous donnez demain.

ROBERT, souriant.

Ah! sais-tu, Briac, que je donne un bal?

BRIAC.

Je viens do l'apprendre.

ROBERT.

C'est une idée de ma cousine. Elle m'a prouvé que je n'avais que ce moyen de rentrer convenablement dans le monde. Mais il était entendu, ma chère baronne, que je m'en rapporterais à votre bon goût.

LA BARONNE.

Je voudrais cependant vous communiquer les dispositions que j'ai prises.

ROBERT.

A quoi bon! Tout ce que vous avez ordonné est très-bien. On a fait de mon cabinet de travail un boudoir, de ma bibliothèque un buffet, de ma chambre un jardin. Je suis ravi.

LA BARONNE.

C'est ce que je désirais.

ROBERT.

Et si vous aviez encore quelques améliorations plus radicales à pratiquer, ne vous gênez pas. La maison est à moi.

LA BARONNE.

A vous?

ROBERT.

Depuis trois jours. J'avais négligé de vous communiquer ce détail.

LA BARONNE.

Vous avez acheté l'hôtel de Folny?

ROBERT.

Très-cher, avec le mobilier, les marbres, les bronzes et le reste. (La baronne et Robert remontent un peu au fond.)

LA BARONNE.

Le baron vous cède sa fameuse galerie de tableaux?

ROBERT.

Il me force à la prendre, le traître! Une collection toute faite! Aussi, je me venge; je la revends.

LA BARONNE.

Pourquoi?

ROBERT, redescendant.

Parce que les tableaux sont des amis qu'il faut choisir soi-même. — Mes affiches couvrent les murs de Paris depuis hier, et ne soyez pas étonnée de voir, dans un instant, beaucoup de voitures devant l'hôtel : la galerie sera ouverte au public de deux heures à quatre heures pendant huit jours.

LA BARONNE.

Vous aurez foule.

BRIAC.

Tu songes donc à prolonger ton séjour en France?

ROBERT.

Je ne songe qu'à cela.

BRIAC, étonné.

Comment!

ROBERT.

Je m'y trouve si bien!

LA BARONNE.

Vous ne retournerez plus en Amérique?

ROBERT.

Non, ma cousine.

BRIAC.

Tu ne peux pas abandonner ton poste.

ROBERT.

J'ai donné ma démission.

BRIAC, stupéfait.

Toi?

LA BARONNE.

Vous!

ROBERT.

Ce matin même. Et voilà pourquoi je suis arrivé en retard.

LA BARONNE.

Ainsi, Robert, vous restez près de nous?

ROBERT.

Je reste en France.

LA BARONNE.

Que vous disais-je, Adrienne?

BRIAC.

Je cherche ce qui a pu te faire prendre une pareille résolution.

ROBERT.

Ne cherche pas, je vais te le dire: j'aime Paris. (Il s'assied.)

BRIAC, s'asseyant aussi.

Tu le détestais en arrivant. (Adrienne va s'asseoir sur le canapé près de la table.)

ROBERT[1].

Oui, j'ai eu le cœur serré un instant; je n'ai plus retrouvé mes souvenirs, les confidents de ma jeunesse, la maison où ma pensée a vécu, mes promenades, mes pauvres vieilles rues que je connaissais si bien, où j'allais si léger, si confiant, si heureux! — Ma vie d'autrefois n'y est plus, c'est une ville nouvelle où tout est aligné, où tout est effacé, où tout se ressemble, mais c'est encore Paris, c'est toujours Paris. Et vois-tu, Briac, quand on est à deux mille lieues de Paris, on s'imagine qu'il est possible de ne pas l'aimer; quand on le revoit, on l'adore.

BRIAC.

Alors, tu ne le quitteras plus?

ROBERT.

Le moins possible.

LA BARONNE, avec transport et allant à Robert.

Vous ne nous quitterez plus! Tenez, Robert, je ne puis résister à la joie d'aller porter cette bonne nouvelle à mad..., à quelques amis dévoués, qui comprendront mon bonheur et le partageront. Je vais vous laisser la liste de vos invités.

ROBERT.

Oh! c'est inutile.

LA BARONNE.

Vous aurez peut-être quelques personnes à ajouter. (Elle va à la table et cause avec Adrienne.)

BRIAC.

Une position superbe! Un avenir magnifique!

ROBERT.

On dirait que tu ne m'approuves pas, mon bon Briac.

BRIAC.

Certes, je ne t'approuve pas, et si tu voulais un conseil...

ROBERT, riant.

Ma démission est acceptée.

1. Briac, Robert; la baronne, Adrienne.

BRIAC.

Très-bien. Mais, puisque tu n'es plus ministre plénipotentiaire, il n'est pas nécessaire que je reste consul, moi.

ROBERT.

Rien ne t'y oblige.

BRIAC.

Alors, pourquoi me demandes-tu encore des renseignements?

ROBERT.

C'est la dernière fois, ma dernière affaire, une affaire de bon citoyen plutôt que de diplomate. Il faut que les honnêtes gens se soutiennent un peu plus qu'ils ne le font, et quand ils voient passer des fripons de bonne compagnie, comme M. de Senoncourt.

LA BARONNE, *se rapprochant vivement.*

Senoncourt!

ROBERT.

Un très-habile financier français qui a fondé une société par actions.

LA BARONNE.

Les mines du Haut-Pérou?

ROBERT.

Précisément. Ce Senoncourt a obtenu la concession de mines de cuivre et d'argent, à Taridja, — mines excellentes, ma foi! et qui seraient très-productives en des mains laborieuses; mais il a si peu exploité les mines et il a lancé des prospectus si effrontément fantastiques, que, pour l'honneur de mon pays, que je représentais là-bas, je me crois obligé de crier au voleur.

BRIAC.

Tu as raison.

LA BARONNE.

Mais j'ai des actions, moi!

ROBERT, riant.

Vraiment? Eh bien, ma chère baronne, si vous avez quelque conscience, ne les vendez pas : elles ne valent rien.

LA BARONNE.

Permettez... si elles ne valent rien... Qu'en pensez-vous, monsieur de Briac?

ROBERT.

Briac n'est pas au courant.

LA BARONNE.

Êtes-vous bien sûr que son prospectus exagérait?

ROBERT, riant.

Vous en doutez?

LA BARONNE.

C'est que j'ai acheté ces actions sur les conseils d'un homme très-expert, un grand financier, que M. de Briac connaît bien, puisqu'il est à peu près son associé.

ROBERT, étonné.

Briac est l'associé d'un grand financier?

BRIAC, embarrassé.

C'est-à-dire...

LA BARONNE, à Briac.

Je parle de M. Maubray. (Briac et Robert se lèvent.)

ROBERT, vivement.

Maubray! le banquier Maubray!

LA BARONNE.

L'ami intime de M. de Briac.

ROBERT, regardant Briac.

Il est l'ami de Briac?

LA BARONNE, à part.

Je vais vendre. — Adrienne, allez embrasser votre oncle.

ADRIENNE, allant vers son oncle[1].

Au revoir, mon oncle.

ROBERT, sans la regarder.

Au revoir, Adrienne.

ADRIENNE, gaiement.

Il ne m'embrasse jamais. (Elle sort avec la baronne, deuxième plan à gauche.)

SCÈNE IV.

BRIAC, ROBERT.

ROBERT.

Tu es l'ami de M. Maubray?

BRIAC.

J'ai un intérêt dans sa maison.

ROBERT.

Toi qui n'entends rien aux choses d'argent, toi, Briac, tu fais des opérations de Bourse?

BRIAC.

Je ne les comprends pas toujours, mais je suis les coups, comme aux échecs ; ça m'amuse.

ROBERT.

Si quelqu'un pouvait être l'ami et l'associé de M. Maubray, ce n'était pas toi.

BRIAC.

Robert, sois calme.

ROBERT.

Tu devrais comprendre, au moins, l'émotion que je ressens. C'est la première fois depuis dix-sept ans que j'en-

1. Briac, Robert, Adrienne, la baronne.

tends prononcer le nom de Maubray, ce nom qui me rappelle toutes mes souffrances et toutes mes joies.

BRIAC.

Je m'explique bien ton émotion.

ROBERT.

Mais tu ne t'expliques pas que je m'étonne de te voir son ami, toi, le confident de toutes mes pensées; toi, qui sais comment on m'a séparé de la femme que j'aimais, comment on m'a forcé de partir; toi, qui m'engageais à céder, en me répétant : Je suis là, je veillerai sur elle. — Je n'aurais pas dû partir; j'aurais dû résister aux conseils de ce que tu appelais la raison; j'aurais dû me révolter contre les ordres implacables de mon père. (Il va s'asseoir sur le canapé.)

BRIAC.

Tu n'écoutais ni les conseils ni les ordres : c'est à elle seule que tu as obéi. Rester, c'était la perdre, tu le savais bien. Vous aviez été imprudents tous les deux. Le mari allait tout découvrir.

ROBERT.

Est-ce qu'il songeait à elle? Est-ce que ce financier, qui avait plus de deux fois son âge, est-ce que cet ambitieux effréné, — ton ami aujourd'hui, — se préoccupait de sa femme? Il avait épousé une jeune fille qui portait un grand nom. C'est tout ce qu'il avait voulu; il vivait comme séparé d'elle, combinant des entreprises aventureuses, faisant de longs voyages...

BRIAC, vivement.

Il travaillait à relever sa fortune et vivait seul pour cacher ses luttes et ses angoisses. Rien ne prouve qu'il n'ait pas aimé sa femme. Tu n'as pas oublié cette fatale soirée...

ROBERT.

Elle avait cru entendre le pas de son mari dans une chambre voisine. Elle s'était trompée.

BRIAC.

On ne l'a jamais su.

ROBERT.

Le lendemain, j'ai rencontré ce Maubray, — je le cherchais, — et pas un muscle de son visage n'a tressailli. Serais-je parti sans cela!

BRIAC.

Elle t'avait supplié de partir sans chercher à la revoir.

ROBERT.

Et je ne l'ai pas revue. Et quelques mois après tu m'as écrit : Elle est morte. — Elle est morte! voilà tout. J'avais eu raison de partir, n'est-ce pas? Je m'étais conduit en homme sage, malgré mes vingt-deux ans. Je n'avais pas brisé mon avenir, je suis devenu un personnage, j'ai tous les bonheurs; — mais elle est morte. Et l'enfant qui devait naître...

BRIAC, l'arrêtant et s'asseyant en face de lui.

Ne ravive pas des souvenirs douloureux. Tu as fait ton devoir; ne te reproche rien. Ton amour a fini comme finissent tous les amours coupables.

ROBERT.

Coupables!

BRIAC.

Tu n'avais pas vingt-deux ans; elle en avait dix-huit; vous aviez été élevés ensemble : c'est votre excuse. Mais enfin, il y avait un mari.

ROBERT.

Oui, elle était mariée depuis un an quand je la revis, un jour, dans son salon; elle était seule, elle s'avança lentement vers moi. — L'émotion me rendait immobile. — C'était son passé qu'elle retrouvait, c'étaient ses illusions. Elle n'essaya point de parler; elle me tendit la main et tomba dans mes bras en sanglotant. (Il se lève.) Mais tu ne

comprends pas ces ivresses. Tu ne les as jamais ressenties. (Il va s'asseoir à gauche [1].)

BRIAC, *se levant.*

Je les ai ressenties comme toi, et j'y ai résisté. J'ai été aimé aussi, moi, il y a dix ans, par une jeune fille nommée Clorinde, très-jolie, quoique modiste. Elle aussi, elle allait se jeter dans mes bras. Je l'ai retenue et je l'ai ramenée à sa mère. Ce n'est pas grandiose, ce n'est pas romanesque : c'est bête, parce qu'en France il est toujours bête de faire son devoir. Mais j'ai le courage de ces bêtises-là, moi, c'est ma force. Eh bien! toi, Robert, il faut maintenant que tu aies le courage d'oublier. (Briac s'assied à côté de lui.)

ROBERT.

Oui, n'est-ce pas? Je n'ai pas encore été assez raisonnable. Il fallait tout oublier. Paris ne me rappelle rien! je suis entré sans trouble dans la demeure modeste où je l'avais vue jeune fille! je suis passé sans émotion devant l'hôtel où je l'ai retrouvée mariée! — Je me suis arrêté une heure à regarder les fenêtres de ce petit salon où elle m'avait avoué son amour. Les fenêtres étaient éclairées; d'autres sont là qui vivent insouciants et heureux, et il ne devait pas me venir une larme! je n'ai rien à pleurer! il ne s'est rien passé dans mon existence!

BRIAC.

Tu devrais te marier.

ROBERT.

Me marier? Tu as toujours raison, Briac. — J'ai ressenti tous les enchantements de l'amour, tous les entraînements d'une passion ardente, mais c'était coupable, ça ne compte pas. Je vais rentrer dans la légalité, et tu me trouveras certainement une jolie petite demoiselle que je n'aimerai pas et qui me le rendra bien, ce qui est l'idéal du bonheur

1. Robert, Briac.

en ménage. (Se lèvent[1].) Ah! mon pauvre Briac, comme on peut changer en dix-sept ans!

BRIAC.

Je ne trouve pas, tu es toujours le même.

LE VALET DE CHAMBRE, entrant par le fond.

Monsieur le comte recevra-t-il aujourd'hui?

ROBERT.

Oui. Qui est là? (Le valet remet un billet à Robert. — Lisant :) Le docteur Solem. (Avec joie.) Solem! mon vieil ami Solem!

BRIAC.

Tu ne l'as pas revu?

ROBERT.

Je n'ai revu personne. Mais on parle souvent de lui ici. Je sais qu'il est très à la mode. — Faites entrer. — (Lisant :) « Le docteur Solem a l'honneur... » — Comment, a l'honneur! — (Continuant :) « de demander un moment d'entretien au comte de Noja. » — Allons, il paraît que je n'ai plus d'amis!

LE VALET, annonçant.

Le docteur Solem.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DOCTEUR[2].

Le docteur entre cérémonieusement et s'arrête stupéfait en voyant Robert.

LE DOCTEUR.

Robert!

ROBERT.

Eh! oui, Robert. Tu me reconnais donc?

1. Briac, Robert.
2. Briac, Solem, Robert.

LE DOCTEUR, *lui prenant les mains avec effusion.*

Si je te reconnais! je crois bien. Mais ce n'est pas toi que je comptais rencontrer ici.

ROBERT, *étonné.*

Qui espérais-tu donc trouver?

LE DOCTEUR.

Ton oncle ou ton grand-oncle, un de tes aïeux, — je ne sais pas, moi, — un comte de Noja qui revient d'Amérique.

ROBERT.

Eh bien, c'est moi.

LE DOCTEUR.

Toi? — Non. Je te parle d'un personnage qui a été ambassadeur.

ROBERT.

C'est moi.

LE DOCTEUR.

Qui rapporte d'Amérique une fortune colossale.

ROBERT, *souriant.*

Colossale, si tu veux.

LE DOCTEUR.

Qui a une nièce à marier.

ROBERT.

J'ai une nièce.

LE DOCTEUR.

Qui veut rester garçon.

ROBERT.

C'est tout à fait moi.

LE DOCTEUR.

Usé par les voyages...

ROBERT.

Hein?

LE DOCTEUR.

Par un long séjour dans les pays chauds, par les agitations d'une vie accidentée.

ROBERT.

Permets.

LE DOCTEUR.

C'est toi?

BRIAC.

C'est lui.

LE DOCTEUR.

Eh bien, mon bon Robert, je venais sonder tes intentions et me renseigner sur ta santé.

ROBERT, riant.

Pour le compte de mes héritiers?

LE DOCTEUR.

Pour le compte de M. de Beaubriand père, qui désire marier son fils, le jeune Achille de Beaubriand, avec mademoiselle de Jublains, ta nièce.

ROBERT.

En quoi cela me regarde-t-il?

LE DOCTEUR.

Comment, en quoi? Tu es compté dans la dot : trois cent mille francs et des espérances, un oncle immensément riche.

ROBERT.

Ah!

LE DOCTEUR.

Usé par les voyages, par un long séjour...

ROBERT.

Va, va.

BRIAC.

Un oncle enfin dans la bonne acception du mot.

ROBERT.

A merveille.

BRIAC, à Robert.

Que te disais-je ? Tu n'as qu'un parti à prendre, te marier le plus vite possible.

ROBERT.

Je ne me marierai jamais.

LE DOCTEUR.

Jamais, on nous l'a promis. Est-ce que tu comptes devenir vieux ?

ROBERT.

Tu as toujours été railleur, mon bon Solem.

LE DOCTEUR.

Je ne raille pas ; je remplis ma mission. Il s'agit de savoir si M. de Beaubriand fils épousera ta nièce.

ROBERT.

Je n'y vois aucun obstacle.

LE DOCTEUR, se récriant.

Aucun obstacle ! Mademoiselle Adrienne est jolie, gracieuse, bonne, spirituelle...

ROBERT.

Eh ! mais, c'est de l'enthousiasme.

LE DOCTEUR.

Adorable. — Tandis que le jeune Achille... Mais je suis chargé de faire son éloge.

ROBERT.

Ne te gêne pas.

BRIAC.

Il est fils de ministre.

LE DOCTEUR.

Voilà. Le père est un homme à ménager.

ROBERT.

Il me semblait, docteur, qu'autrefois tu ne ménageais rien.

LE DOCTEUR, gaiement.

Maintenant, je ménage mes clients. Je fais un peu leurs commissions, comme tu vois, ce qui est censé m'honorer beaucoup. (Le domestique entre et remet une carte à Robert.) Il faut être de son temps. Je suis plein de respect pour M. de Beaubriand père, j'écoute poliment M. de Beaubriand fils. Je finis même par trouver que tout cela n'est pas plus désagréable que les trois quarts des choses ennuyeuses de la vie.

ROBERT, lui montrant la carte et souriant.

Mais le voilà, ton monsieur.

LE DOCTEUR, étonné.

Bah !

ROBERT, lui donnant la carte.

Achille de Beaubriand.

LE DOCTEUR.

Il vient t'examiner lui-même. Mes clients n'ont plus confiance en moi.

ROBERT, au valet.

Faites entrer. (Au docteur.) Quel emploi a-t-il dans la société, cet aimable jeune homme?

BRIAC.

Jusqu'à présent...

LE DOCTEUR.

Il rend les saluts que l'on adresse à son père.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ACHILLE[1].

ACHILLE, à la porte de l'antichambre, parlant au valet qui annonce et appuyant sur la particule.

De Beaubriand, Achille de Beaubriand. (On annonce.) M. Achille de Beaubriand. (Le docteur et Briac vont à sa rencontre.)

1. Solem, Achille, Briac, Robert.

ACHILLE, entrant.

Eh ! c'est le docteur. Bonjour, docteur. Et Briac ! quelle bonne fortune ! Je vous cherchais précisément.

BRIAC, avec empressement.

Comment se porte monsieur votre père ?

ACHILLE.

Bien, très-bien, mon père va bien. (Cherchant toujours.) Le comte de Noja?

ROBERT, s'avançant[1].

C'est moi, monsieur.

ACHILLE, étonné.

Ah ! pardon, monsieur. — Docteur, voulez-vous me présenter à M. de Noja.

LE DOCTEUR, le présentant.

M. Achille de Beaubriand, dont le père est connu .. (Achille salue avec satisfaction.)

ROBERT.

Dans les deux mondes.

ACHILLE, saluant toujours.

Oui, oui. (Se rapprochant du docteur. Bas.) Dites donc, docteur, il est très-jeune. (A Robert.) Je tenais à vous remercier moi-même de la gracieuse invitation que vous avez daigné m'envoyer.

BRIAC, bas à Robert.

Tu l'as donc invité?

ROBERT.

Probablement.

ACHILLE.

Dans notre monde il n'est bruit que de votre bal. Voilà ce que j'appelle faire galamment sa rentrée.

1. Solem, Achille, Robert, Briac.

ROBERT.

On m'a perdu de vue depuis si longtemps qu'il m'a paru nécessaire de me montrer un peu.

ACHILLE.

Certes, certes. (Au docteur, bas.) Il est atrocement jeune.

LE DOCTEUR, gravement.

Il a dépassé la moyenne.

ACHILLE.

Vous n'avez encore paru nulle part, et vous obtenez déjà un succès colossal.

ROBERT.

Moi? je ne suis pas connu.

ACHILLE.

Précisément. On s'imagine qu'il faut être connu. C'est une erreur. Paris est abominablement curieux; seulement, quand il sait tout, il ne s'occupe plus de rien.

ROBERT, bas à Briec.

Il me désarme. (Il remonte au fond chercher une chaise, qu'il apporte à Achille.)

ACHILLE, bas au docteur.

Dites donc, docteur, il a une santé excellente.

LE DOCTEUR.

Je le crains.

ACHILLE.

Je dois vous avouer, monsieur le comte, que je ne viens pas seulement vous remercier. Ma visite a un côté intéressé.

ROBERT, riant.

Vraiment, monsieur? (Tout le monde s'assied[1].)

ACHILLE.

Vous avez admis le public à visiter la galerie de Foiny.

1. Le docteur, Achille, Robert, Briac.

ROBERT.

Oui, monsieur, je la vends.

ACHILLE.

Vous ne réservez aucune toile?

ROBERT.

Aucune. (Briac et le docteur ne peuvent s'empêcher de rire.)

ACHILLE.

Ah! vous riez, Briac.

BRIAC.

Je n'étais pas à la conversation.

ACHILLE.

Vous riez aussi, docteur.

LE DOCTEUR.

Moi! Au contraire.

ACHILLE, se tournant vers Robert.

Je vais vous dire, en deux mots, ce qui égaye ces messieurs. Il y a deux ans, les bals costumés étaient très à la mode dans notre monde. J'y avais quelques succès, — je porte assez élégamment le costume. Chez mon père, surtout, le succès fut énorme. J'ai eu la fantaisie de faire reproduire ce souvenir par un peintre, un homme de génie, de mes amis. Nous nous sommes brouillés, il a vendu mon portrait. Le baron de Folny, ennemi politique de mon père, l'a acheté à prix d'or, et m'a exposé au beau milieu de sa galerie, en arlequin. (Se levant et se posant en arlequin.) Je tiens mon masque d'une main et ma batte de l'autre; c'est d'une ressemblance!

ROBERT.

Je me demandais aussi où j'avais eu l'honneur de vous voir.

ACHILLE, se rasseyant.

C'est là. — (Gravement.) Eh bien, lorsqu'on est dans ma position, qu'on est destiné à devenir un homme politique, il

n'est pas agréable d'être peint sous ce costume. Comme le dit très-bien Anatole, — Anatole de Ferruzac, un de mes bons amis, — on verrait un homme politique en arlequin, dans sa chambre, ce serait tout naturel. Mais en public, non.

ROBERT.

Vous me permettrez, monsieur, de ne pas me prêter à cette mauvaise plaisanterie. Le tableau va être enlevé. (Il sonne.)

ACHILLE.

Oh! monsieur, oh! c'est d'un vrai gentleman.

ROBERT, au valet qui entre.

Vous connaissez l'arlequin qui est dans la galerie.

LE VALET.

Parfaitement, monsieur le comte.

ROBERT.

Faites-le enlever et mettez-le à la disposition de M. de Beaubriand. (Le valet traverse et sort par la porte qui s'ouvre sur la galerie. — Il la referme.)

ACHILLE, se levant. — Avec émotion.

D'un vrai gentleman. — C'est maintenant, entre nous, à la vie et à la mort.

ROBERT, souriant.

Vous allez un peu loin. (Ils se lèvent tous.)

ACHILLE.

Non, non. Et je voudrais faire quelque chose pour vous, quelque chose de... (Avec conviction.) Permettez-moi de vous présenter à mon père.

ROBERT, souriant.

Vous êtes trop bon. (Briac remonte vers le fond[1].)

1. Le docteur, Briac, Achille, Robert.

ACHILLE.

Et je réclame l'honneur de vous servir de cicerone dans le high-life parisien.

ROBERT.

Je compte sortir très-peu, et, d'ailleurs, j'ai déjà un guide, mon vieil ami de Briac.

ACHILLE, riant, en regardant Briac.

Briac n'est pas un guide, Briac est un réfractaire. La vertu de Briac est aussi célèbre dans notre monde que celle de Joseph.

LE DOCTEUR.

Qui n'y est pas connu.

ACHILLE.

Qui n'y est pas connu. Tout Paris vous racontera l'histoire de Briac et de Clorinde.

BRIAC, voulant l'arrêter.

Je vous en prie.

ACHILLE.

C'est une légende. — Briac a été sévère, et Clorinde s'est évanouie.

BRIAC.

Vous pouvez railler; j'ai la conscience d'avoir rendu une honnête femme à la société.

ACHILLE.

Très-cher, vous faites tort à vos amis. Vous voyez, mon cher comte, que Briac ne vous mènerait à rien. Et cependant, je vais être sincère. Depuis deux heures, j'envie Briac.

BRIAC, étonné.

Moi ?

ACHILLE.

Oui, vous, cher, vous-même. Je vous cherchais pour vous le dire. Je vous envie horriblement. — Avec qui

causiez-vous donc, entre midi et une heure, boulevard des Capucines?

BRIAC, inquiet.

Je ne sais.

ACHILLE.

Avec la plus ravissante jeune fille qu'on puisse rêver.

BRIAC, embarrassé.

C'est-à-dire...

ROBERT, allant à Briac[1].

Voilà que tu rougis, Briac; quelle est donc cette jeune fille?

ACHILLE.

Elle n'a pas encore paru dans le monde, — je la connaîtrais.

LE DOCTEUR.

Eh bien, Briac?

BRIAC.

Que vous importe une jeune personne dans une situation modeste?

ACHILLE.

Ah! vous mentez, Briac. Nous surprenons Briac en flagrant délit de mensonge. — Cela devient piquant.

BRIAC, très-embarrassé.

Je vous assure...

ACHILLE.

Cette jeune personne, de condition modeste, était suivie d'une gouvernante et venait de descendre d'une superbe calèche, attelée de deux pur-sang. Et voici ce qui s'était passé : ça me paraît très-bête à raconter, c'était adorable à voir. (Briac va s'asseoir au fond, à gauche, le docteur reste debout. Robert montre un siége à Achille et ils s'assoient tous deux[2].) Il y avait foule

1. Le docteur, Briac, Robert, Achille.

2. Briac assis au fond, à gauche, le docteur debout, Robert et Achille assis.

au boulevard des Capucines, une foule qui attendait je ne sais quoi et qui s'ennuyait d'attendre. Un vieillard essaye de passer, long, sec, maigre, démodé de costume, encore plus démodé de tournure, une ruine! on se met à rire, il se retourne avec un mouvement de fierté si prodigieusement comique sous cet habit râpé, que la gaieté devient du délire et que la cruauté s'en mêle. On le suit, on le heurte, on le harcèle. On riait plus fort, je riais aussi, Anatole se tordait, — Anatole de Ferruzac. — Et le pauvre vieillard, affolé, perdait la tête. C'était d'un drôle! (*Se levant.*) Quand tout à coup une calèche s'arrête, une jeune fille en descend, va droit au vieillard, lui tend la main, le conduit à sa voiture, et dit au cocher : « Conduisez monsieur à l'adresse qu'il vous indiquera[1]. » Puis elle traverse la foule à pied, au bras de sa gouvernante. Et tout cela si simplement, qu'on ne s'en est pas étonné; mais on ne riait plus; moi-même... je... et Anatole... (*Très-ému.*) C'est bête, n'est-ce pas?

ROBERT, *se levant.*

C'est charmant, au contraire. C'est mieux que de la bonté, mieux que de la pitié : c'est du courage. Tu es heureux, Briac, de pouvoir féliciter l'héroïne de cette jolie action.

ACHILLE.

Vous comprenez, très-cher, que vous ne pouvez plus nous taire son nom. Elle appartient à l'histoire.

BRIAC, *se levant*[2].

Ce n'est pas ce qu'elle a voulu, j'en suis sûr.

ACHILLE.

Vous persistez?

BRIAC.

Mon cher monsieur de Beaubriand, le plus grand service

1. Briac, le docteur, Achille, Robert.
2. Le docteur, Briac, Achille, Robert.

qu'on puisse rendre à une jeune fille, c'est de ne pas parler d'elle.

ACHILLE.

Vous me donnez une leçon, Briac.

BRIAC.

Dieu m'en garde!

ACHILLE, très-piqué, d'un ton sec.

Si, si, c'est une leçon. — Je vous demande pardon, mon cher comte, de ce petit incident. — Je suppose qu'on a enlevé l'*arlequin*?

ROBERT.

Vous pouvez vous en assurer en passant par la galerie.

ACHILLE, lui tendant la main, au fond.

A la vie, à la mort. (Au docteur qui l'accompagne.) Dites donc, docteur, vous savez que je n'épouserai pas sa nièce. (Robert est revenu vers Briac; ils vont s'asseoir près de la table.)

LE DOCTEUR.

Ah!

ACHILLE.

Voilà un oncle qu'on attendrait toute sa vie; ce n'est pas un oncle, c'est un neveu.

SCÈNE VII.

ROBERT, LE DOCTEUR, BRIAC[1].

LE DOCTEUR, après qu'Achille est sorti, à Robert.

Eh bien, qu'en dis-tu?

ROBERT.

Je l'aimais mieux en arlequin.

LE DOCTEUR.

Parbleu!

1. Le docteur, Robert assis, Briac.

ROBERT.

Mais il a été ému tout à l'heure, c'est une bonne note.

LE DOCTEUR.

Alors, me voilà embarrassé pour te faire un aveu : tu n'es pas l'oncle de ses rêves.

ROBERT.

Je l'ai bien vu.

LE DOCTEUR.

Nous renonçons à ta nièce.

ROBERT.

Je pourrai donc devenir vieux à mon aise?

LE DOCTEUR, lui donnant la main.

Je t'y engage.

ROBERT.

Tu t'en vas?

LE DOCTEUR.

Mais, mon ami, j'ai des malades. Je ne veux pas qu'ils profitent de mon absence pour guérir. (Il va pour sortir, Achille rentre en courant par la porte du fond qu'il laisse ouverte. — On aperçoit du monde dans la galerie.)

SCÈNE VIII.

BRIAC, LE DOCTEUR, ACHILLE, ROBERT.

ACHILLE.

Restez, restez, docteur, nous allons confondre ce mystérieux Briac : je vais vous montrer l'héroïne de mon histoire. Elle visite la galerie avec sa gouvernante et cette excellente mademoiselle Boin. Mademoiselle Boin est un peu ma parente; je vais arrêter ces dames. Regardez. (Le docteur est au fond du premier salon, à gauche. — Robert et Briac sont sur le devant, à droite. — Achille va saluer trois dames qu'il fait entrer dans le second salon, en leur signalant quelques tableaux. — Puis il offre son bras à mademoi-

selle Boin, laissant passer Christiane avec sa gouvernante. — Ils rentrent dans la galerie dont la porte se referme.)

ROBERT.

Elle est ravissante.

LE DOCTEUR, se rapprochant au moment où les dames disparaissent.

C'est mademoiselle Maubray.

ROBERT, faisant un bond.

Maubray! il y a une demoiselle Maubray?

BRIAC, dissimulant mal son trouble.

Oui.

LE DOCTEUR.

Qui a dix-sept ans déjà, et dont la mère est morte en lui donnant le jour. — A bientôt. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

ROBERT, BRIAC[1].

ROBERT, après un moment de silence et avec une profonde émotion.

Pourquoi es-tu l'ami de Maubray? Pourquoi es-tu son associé? Pourquoi es-tu entré dans sa maison? — Pour veiller sur ma fille!

BRIAC.

Plus bas! Plus bas!

ROBERT.

Tu avais peur de me voir revenir; tu m'as caché sa naissance. — Je te pardonne, je ne t'en veux pas. — C'est pourtant bien horrible, ce que tu as fait là. Tu m'as laissé ignorer que j'avais une fille, moi qui croyais avoir tout perdu et qui m'imaginais ne plus tenir à la vie. Tu m'as menti dix-sept ans. (Vivement.) Tout est oublié. Tu étais près d'elle. Tu

1. Robert, Briac.

la voyais tous les jours. Tu es bon, tu es dévoué, tu es sensible. (Avec effusion, en la pressant dans ses bras.) Je te connais bien, va, et je t'aime bien. (Le quittant.) Mais à présent, je suis là.

BRIAC.

Tu es là? Que prétends-tu faire? Est-ce que cette enfant ne s'appelle pas mademoiselle Maubray.

ROBERT.

Maubray ! Elle est à moi; elle est mon sang; elle est ma vie.

BRIAC.

Elle ne peut être pour toi qu'une étrangère.

ROBERT.

Une étrangère!

BRIAC.

Et que veux-tu qu'elle soit? (Robert se tait. Après un moment de silence, Briac va à lui.) Cela est très-douloureux, sans doute; je te plains de toute mon âme. Mais qu'y pouvons-nous?

ROBERT, accablé.

Tu as raison. Je suis un égoïste. (Il tombe sur une chaise à gauche.)

BRIAC, s'asseyant à côté de lui.

Tu comprends maintenant pourquoi je te suppliais de repartir.

ROBERT.

Repartir?

BRIAC.

Ta présence ici est un danger, tu te trahirais.

ROBERT.

Non. Je te jure que je ne me trahirai pas. Tu vois bien que je t'ai compris, tu vois bien que je suis calme. Il y a un homme qu'elle appelle son père, qu'elle aime comme son père, et elle ne me connaît pas, elle ne doit pas me connaître. Cela est juste, cela est bien, il faut que cela soit ainsi. Mais, au moins, je suis à Paris, comme elle; je la

verrai passer quelquefois; je la suivrai, de loin, sans me montrer; j'entendrai peut-être sa voix. (Baissant la voix et avec prière.) Je voudrais bien lui parler.

BRIAC.

Jamais! Jamais! Tout ce que tu me dis m'épouvante. Tu nous perdras.

ROBERT.

Ne te fâche pas. Je n'ai que toi au monde pour me parler d'elle.

BRIAC.

Eh bien, sois courageux; on ne sort d'une position fausse que par la fuite. Retourne en Amérique, va-t'en.

ROBERT.

Je ne suis pourtant pas bien exigeant.

BRIAC.

As-tu calculé ce que nous coûterait une imprudence?

ROBERT.

Tu ne songes qu'à elle. Tu as de la tendresse pour elle, tu me l'as avoué. Tous ceux qui la voient sont charmés. Ce Beaubriand lui-même n'a pu raconter ce qu'elle avait fait, sans émotion, et tu ne veux pas que moi, — moi! — je l'aime un peu aussi! — Comment se nomme-t-elle? Je ne sais même pas son nom.

BRIAC, très-ému malgré lui.

Tu vois bien, tu veux tout savoir. (Il se lève.)

ROBERT, toujours assis.

Ah! tu me comprends enfin, puisque tu pleures.

BRIAC.

Moi? Non, — je pleure peut-être, — mais je ne faiblirai pas.

ROBERT, avec douleur.

Je lui fais pitié, voilà tout.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ADRIENNE.

ADRIENNE, entrant vivement par la porte de gauche.

Me voici, mon oncle.

BRIAC, avec joie.

Ah! mademoiselle Adrienne!

ADRIENNE.

Je ne vous chasse pas, monsieur de Briac.

BRIAC.

Non, mademoiselle, je partais. (Dans son empressement, il prend le manchon qu'Adrienne avait posé sur un meuble.)

ADRIENNE, riant.

C'est à moi, cela, monsieur de Briac.

BRIAC.

Pardon, mon paletot est dans l'antichambre.

ADRIENNE.

Vous voilà tout à fait distrait.

BRIAC.

Au contraire. (Il sort.)

SCÈNE XI.

ROBERT, ADRIENNE.

ADRIENNE, étonnée.

Qu'a donc M. de Briac? — Mon oncle! — Mon oncle!

ROBERT, se levant.

Quoi?

ADRIENNE.

Vous ne me rendez pas la liste de vos invités?

ROBERT, la lui montrant sur la table.

Elle est là. (Il remonte vers la porte de la galerie.)

ADRIENNE.

Vous n'avez ajouté personne?

ROBERT.

Non.

ADRIENNE.

Je voudrais bien ajouter quelqu'un, moi.

ROBERT.

Ajoute qui bon te semble.

ADRIENNE.

Vraiment! oh! que je suis contente! (Elle court vivement à la table, prend une plume.) Monsieur et mademoiselle Maubray.

ROBERT, s'arrêtant vivement [1].

Mademoiselle!

ADRIENNE.

Oh! mon oncle, — soyez bon : mademoiselle Maubray est mon amie.

ROBERT, s'approchant.

Ah! elle est?...

ADRIENNE.

Ma meilleure amie. (Le priant.) Permettez-moi de l'inviter.

ROBERT.

Que je te permette?...

ADRIENNE.

Elle sera si heureuse!

ROBERT.

Elle sera heureuse?

1. Robert, Adrienne assise à la table.

ADRIENNE.

Songez donc! C'est son premier bal.

ROBERT.

Ah!

ADRIENNE.

C'est chez vous qu'elle fera son entrée dans le monde, et vous pouvez en être fier, vous n'aurez pas une danseuse plus belle que Christiane.

ROBERT.

Christiane! (S'asseyant en face d'elle.) Elle s'appelle Christiane.

ADRIENNE.

Un joli nom, n'est-ce pas?

ROBERT.

Oui.

ADRIENNE.

Eh bien, elle est encore plus jolie que son nom, et puis, on ne la connaît pas : on la croit sauvage; elle est sincère, elle est aimante, elle est gaie, vous verrez.

ROBERT.

Je lui parlerai donc?

ADRIENNE.

Si elle vient chez vous!

ROBERT, se levant.

Ah! oui, oui. — Eh bien, Adrienne, est-ce qu'on a tout préparé pour ce bal? Ce sera superbe, n'est-ce pas? Vous n'épargnerez rien? Je veux beaucoup de lumières, des lumières à profusion, et des fleurs? Je veux des fleurs partout, des fleurs gaies. Nous irons les choisir ensemble, Adrienne.

ADRIENNE, allant à lui.

Quand vous voudrez, mon oncle.

ROBERT.

A l'instant.

ADRIENNE, *vivement.*

Me voici.

ROBERT.

Tu oublies... l'invitation.

ADRIENNE, *souriant.*

Oh! ce n'est pas pressé.

ROBERT.

Pourquoi?

ADRIENNE.

Vous allez me gronder. J'ai déjà prévenu Christiane.

ROBERT.

Ah! Et elle a été contente?

ADRIENNE.

Elle m'a embrassée de joie.

ROBERT.

Elle!

ADRIENNE.

Vous voyez que rien ne presse.

ROBERT.

Il me semble, Adrienne, que je ne t'ai pas encore remerciée de toute la peine que tu prends. Laisse-moi t'embrasser.

ADRIENNE.

Oh! mon oncle! (*Avec un sourire.*) C'est la première fois.

ACTE DEUXIÈME

CHEZ MAUBRAY

Un salon. — Entrée au fond à droite. — Appartement de Maubray second plan à droite; porte conduisant aux bureaux en premier plan. — A gauche l'appartement de Christiane. — Cheminée au fond, avec glace sans tain sur un jardin d'hiver. — Table à droite, guéridon à gauche. — A droite de la cheminée un canapé, à gauche un fauteuil. — Un fauteuil près de la table; un canapé à côté du guéridon. — Une console à gauche, surmonté d'une grande glace. Sur la console une jardinière remplie de fleurs et un vase contenant un magnifique bouquet de roses.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTIANE, LE DOCTEUR, puis HENRIETTE.

Christiane est assise sur le canapé près de la cheminée. — Le docteur est debout appuyé à la cheminée.

CHRISTIANE.

Vous venez voir, docteur, comment je me trouve des eaux? Je m'en trouve à merveille.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas une visite de médecin; c'est une visite de curieux.

CHRISTIANE.

Vous m'avez tout à fait guérie.

LE DOCTEUR.

Je n'ai jamais été inquiet.

CHRISTIANE.

Oh ! jamais !

LE DOCTEUR.

Je suis émerveillé de vous retrouver fraîche, forte, transformée ; il paraît que le climat des Pyrénées vous convient.

CHRISTIANE.

N'est-ce pas? Et puis, je suis si heureuse!

LE DOCTEUR.

Oh! alors, tous les climats vous sont bons.

CHRISTIANE.

Je le crois, car je me sens très-bien à Paris maintenant, — aujourd'hui surtout.

LE DOCTEUR.

Il faut en conclure que les médecins n'entendent rien aux jeunes filles.

CHRISTIANE.

Ce n'est pas ce que je prétends. Vous êtes très-habile; vous m'avez ordonné les distractions, — c'est d'un bon médecin, cela.

LE DOCTEUR.

Nous ne voulons plus que vous viviez toujours seule, repliée sur vous-même, dans cette maison un peu sérieuse, un peu triste pour vous. Il faut que vos dix-sept ans s'épanouissent en plein soleil. — Je l'ai dit à monsieur votre père.

CHRISTIANE.

Aussi, dès mon arrivée, mon père m'a annoncé que j'irais dans le monde cet hiver ; qu'il me conduirait partout où il me serait agréable d'aller. (Henriette entre. — Se levant.) Ce sont mes fleurs ?

HENRIETTE.

Oui, mademoiselle. (Elle va déposer le carton qui contient les fleurs sur le guéridon.)

LE DOCTEUR.

Et vous allez au bal ce soir?

CHRISTIANE.

Me le défendez-vous?

LE DOCTEUR.

Je vous le prescris.

CHRISTIANE.

C'est pour ma coiffure.

LE DOCTEUR.

Faites comme si je n'étais pas là, je vous en prie.

CHRISTIANE, allant au guéridon à gauche et s'asseyant sur le canapé.

Voyons vite, puisque le docteur le permet. (A Henriette.) Avez-vous recommandé au cocher d'être exact?

HENRIETTE.

Oui, mademoiselle.

CHRISTIANE.

Je voudrais arriver la première.

HENRIETTE.

Mais mademoiselle ne se doute pas qu'elle a beaucoup humilié le cocher.

CHRISTIANE.

Moi?

HENRIETTE.

En le forçant à conduire, hier, un monsieur ridicule. Il est aristocrate, le cocher.

CHRISTIANE, prenant sa bourse et en tirant une pièce d'or.

Eh bien, Henriette, allez lui dire que la personne qu'il a eu l'honneur de conduire hier lui envoie cela.

HENRIETTE.

Vingt francs!

CHRISTIANE, souriant.

Puisqu'il a été humilié.

HENRIETTE.

Il va croire qu'il a mené un prince.

CHRISTIANE.

C'est ce qu'il faut. (Henriette sort. — Au docteur qui est descendu.) C'est à l'hôtel de Folny que je vais.

LE DOCTEUR.

Chez le comte de Noja?

CHRISTIANE.

Oui, c'est l'oncle d'Adrienne; elle fera les honneurs de la fête avec sa mère. C'est elle qui m'a invitée. J'ai vite prévenu mon père, j'organise ma toilette, et je voudrais que tout le monde fût content autour de moi.

LE DOCTEUR.

Alors le moment serait bon pour vous adresser une requête.

CHRISTIANE, se levant[1].

Excellent!

LE DOCTEUR.

Eh bien, je vais vous avouer que je venais un peu en solliciteur.

CHRISTIANE.

Tant mieux. Que faut-il faire? Dites vite.

LE DOCTEUR.

Je ne vous demande que de m'appuyer auprès de monsieur votre père.

CHRISTIANE, avec embarras.

Auprès de mon père?

LE DOCTEUR.

J'ai accepté, sans beaucoup réfléchir, une mission délicate, et les grands financiers m'intimident toujours. Je sens si bien leur supériorité. Il s'agit d'un malheureux...

1. Christiane, le docteur.

CHRISTIANE, vivement.

Je pourrais peut-être le secourir toute seule.

LE DOCTEUR.

Non, celui dont je vous parle a été un instant millionnaire. C'est un M. de Senoncourt.

CHRISTIANE.

Je l'ai vu souvent ici.

LE DOCTEUR.

Il a été l'ami de M. Maubray.

CHRISTIANE.

Mon père ne peut lui refuser de lui venir en aide.

LE DOCTEUR.

Alors...

CHRISTIANE.

Cependant, je n'oserais pas lui en parler. Mon père est excellent pour moi; il est très-charitable; mais il ne m'associe pas à ses bonnes actions.

LE DOCTEUR, se dirigeant vers la porte.

Pardonnez-moi, mademoiselle.

CHRISTIANE.

Il est absent en ce moment.

LE DOCTEUR.

Je reviendrai pour le voir.

CHRISTIANE.

Je suis sûre que vous obtiendrez tout ce que vous voudrez, aujourd'hui surtout que vous avez rendu la santé à sa fille, — je lui dirai cela, par exemple.

LE DOCTEUR.

C'est plus que je ne vous demandais, et je m'en veux de vous avoir émue ainsi pour un personnage qui ne le mérite guère. Je connais bien pourtant cette sensibilité excessive, qu'il faudra combattre.

SCÈNE II.

LE DOCTEUR, ADRIENNE, CHRISTIANE.

ADRIENNE, à la porte du fond, s'adressant à quelqu'un dans l'antichambre.

Attendez-moi.

CHRISTIANE, avec joie, allant à elle pendant que le docteur descend à droite.

Adrienne!

ADRIENNE, à la même personne.

Je ne resterai que cinq minutes.

CHRISTIANE, devenant subitement triste.

Cinq minutes!

ADRIENNE, gaiement.

Je viens prendre des nouvelles de ta toilette. Que je ne vous fasse pas fuir, docteur!

LE DOCTEUR.

Je ne veux pas vous prendre un temps si précieux.

ADRIENNE[1], souriant.

Je resterai cinq minutes et demie. — Comment avez-vous trouvé Christiane? Très-bien, n'est-ce pas? Il faut absolument qu'elle se porte très-bien aujourd'hui.

CHRISTIANE.

Oh! oui.

LE DOCTEUR.

Je ne reproche plus à mademoiselle Christiane que d'être trop impressionnable.

ADRIENNE.

Oh! pour elle, il n'y a pas d'indifférents.

1. Christiane, Adrienne, le docteur.

CHRISTIANE.

C'est vrai.

LE DOCTEUR.

Eh bien, pour les égoïstes, — qui sont des gens d'esprit, remarquez cela, et qui vivent très-vieux — il n'y a au monde que des indifférents. Prenez un juste milieu.

CHRISTIANE, à Adrienne.

Me le conseilles-tu?

ADRIENNE.

Oh! non, je t'aime mieux comme tu es.

LE DOCTEUR.

Moi aussi, parbleu!

ADRIENNE.

Quoi! vraiment, tous les gens d'esprit sont égoïstes?

LE DOCTEUR.

Je ne dis pas cela. Je crois seulement que tous les égoïstes sont gens d'esprit.

ADRIENNE.

A la bonne heure. — Vous ne me disiez pas, docteur, que vous êtes l'ami de mon oncle.

LE DOCTEUR.

Son ami intime.

ADRIENNE.

Était-il gai autrefois?

LE DOCTEUR.

Follement gai ou absolument triste.

ADRIENNE, à Christiane.

Comme toi.

LE DOCTEUR

Extrême en tout.

ADRIENNE.

Alors, je m'explique pourquoi il m'adore depuis hier, c'est parce que, avant, il me détestait.

LE DOCTEUR, souriant.

Vous, mademoiselle ?

ADRIENNE.

Oh! aujourd'hui il est transformé. Son bal l'enchante; rien n'est assez beau, rien n'est assez brillant, rien n'est assez cher. Et il est gai, et il est bon, et il est distrait, et il m'embrasse! Oh! il m'aime beaucoup. Mais avant il me détestait, je l'ai compris, je l'ai vu, je le sais.

LE DOCTEUR.

Une jeune fille de vingt ans ne sait jamais ce que pense un homme de quarante.

ADRIENNE.

Pourquoi donc ?

LE DOCTEUR, en saluant pour prendre congé.

Parce que c'est l'âge où nous devenons timides.

ADRIENNE.

Ah!

LE DOCTEUR.

Mesdemoiselles. (Il sort.)

SCÈNE III.

CHRISTIANE, ADRIENNE.

CHRISTIANE, à Adrienne qui reste un peu rêveuse.

Eh bien?

ADRIENNE, vivement.

Me voici tout à toi, maintenant. (Elles s'asseoient toutes les deux sur le canapé près du guéridon [1].)

1. Christiane, Adrienne.

CHRISTIANE.

Cinq minutes!

ADRIENNE.

Oh! tu ne sais pas tout ce que je peux dire en cinq minutes, moi. M. de Kerhuon sera au bal.

CHRISTIANE.

Ah!

ADRIENNE.

Nous l'avons invité.

CHRISTIANE.

Avec son fils?

ADRIENNE.

Tu penses bien que je n'aurais pas oublié le fils.

CHRISTIANE.

Que tu es bonne!

ADRIENNE.

N'est-ce pas?

CHRISTIANE.

Mais tu ne peux pas comprendre ma joie.

ADRIENNE.

Oh! si.

CHRISTIANE.

Tu as deviné...

ADRIENNE.

Que tu l'aimais? — Mais, ma mignonne, tu ne m'as parlé que de lui dans tes lettres.

CHRISTIANE.

Tu crois?

ADRIENNE.

Tu le voyais tous les jours là-bas?

CHRISTIANE.

On se retrouve, souvent, aux eaux; il causait avec moi comme avec tout le monde, un peu plus qu'avec tout le

monde. Il me paraissait si bon, si loyal, si sincère, que j'avais un grand plaisir à l'entendre.

ADRIENNE.

Et il avait une grande joie à t'écouter ?

CHRISTIANE.

Oui, je sens si bien quand on a de l'affection pour moi ! Il est parti quelques jours avant nous, et quand il m'a fait ses adieux, il a vu que je pleurais.

ADRIENNE.

Ah !

CHRISTIANE.

Lui aussi, il pleurait.

ADRIENNE.

Alors...

CHRISTIANE.

Il m'a dit qu'il n'aurait pas d'autre femme que moi ; je lui ai répondu que je ne serais pas à un autre.

ADRIENNE.

Et vous avez organisé cela ainsi, tous les deux ?

CHRISTIANE.

Bien simplement, comme tu vois ; mais je suis sûre de lui comme il est sûr de moi.

ADRIENNE, *gaiement*.

Marquise de Kerhuon, comme cela t'ira bien !

CHRISTIANE.

C'est un beau nom ; mais je suis noble aussi, par ma mère.

ADRIENNE.

Quand demandera-t-il ta main ?

CHRISTIANE.

Aujourd'hui, demain peut-être. Il devait attendre mon retour. — Je voudrais bien être jolie ce soir.

ADRIENNE.

Oh! pour cela le plus fort est fait. Tu te mets en blanc? Une robe de tulle, n'est-ce pas?

CHRISTIANE.

Sans garniture, sans bijoux, tout à fait simple.

ADRIENNE.

Pour faire oublier ta fortune. Tu ne tiens pas à tes mérites.

CHRISTIANE.

Et pourtant, c'est quelquefois bien bon de se sentir riche.

ADRIENNE.

Cela dépend.

CHRISTIANE, souriant.

Tu as peur d'enrichir ton mari?

ADRIENNE.

J'ai peur qu'il n'ose pas se présenter.

CHRISTIANE.

Tu aimes quelqu'un?

ADRIENNE.

Je le crois.

CHRISTIANE.

Et tu ne me le dis pas?

ADRIENNE.

C'est que ce n'est pas un roman; je suis très-sérieuse, moi, malgré mon air gai.

CHRISTIANE.

Je sais; je sais que tu voudrais être fière de ton mari.

ADRIENNE.

Je veux qu'il ait une supériorité quelconque, qu'il soit spirituel, un peu original, déjà célèbre, ce qui l'obligerait à avoir plus de vingt ans.

CHRISTIANE.

Le docteur!

ADRIENNE.

Chut! — (Gaîment.) Vois que de choses on peut dire en cinq minutes!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BRIAC.

BRIAC, entrant.

Je vous dérange, mesdemoiselles.

CHRISTIANE.

Vous ne nous dérangez jamais, vous.

BRIAC[1].

Je serais venu plus tôt. — J'ai été retenu par un jeune gentilhomme que je ne savais pas si fort de mes amis. Je le rencontre partout depuis deux jours. C'est le fils du marquis de Kerhuon.

CHRISTIANE et ADRIENNE.

Ah!

BRIAC, regardant Christiane.

Vous le connaissez?

CHRISTIANE.

Oui. (Elle va à la jardinière, à gauche.)

ADRIENNE.

Christiane l'a vu quelquefois aux Pyrénées.

BRIAC.

Il ne m'avait pas dit cela.

ADRIENNE, gaiement.

C'est qu'il est discret.

1. Christiane, Adrienne, Briac.

BRIAC.

Ah! (A part.) Je comprends.

ADRIENNE.

N'est-ce pas qu'il est très-bien, M. de Kerhuon?

BRIAC.

Oh! très-bien, parfaitement bien... (Souriant.) et d'une amabilité... pour moi...

CHRISTIANE, montrant le bouquet de roses.

Monsieur de Briac, qui est-ce qui m'a envoyé cela, ce matin?

ADRIENNE.

Oh! les merveilleuses roses!

BRIAC[1].

Je les ai trouvées, par hasard, en passant, et comme j'avais remarqué que votre jardinière est vide...

ADRIENNE.

Tu ne laisseras pas ce magnifique bouquet dans une jardinière!

CHRISTIANE.

Non, non. (A Briac.) Si vous saviez à quel honneur il est destiné!

BRIAC.

Vraiment?

CHRISTIANE.

Je fais, ce soir, mon entrée dans le monde.

BRIAC.

Vous?

CHRISTIANE.

Je vais au bal.

BRIAC.

Et où donc?

1. Christiane, Briac, Adrienne.

CHRISTIANE.

Chez le comte de Noja.

BRIAC.

Hein?

ADRIENNE.

Vous êtes étonné que Christiane soit invitée chez mon oncle?

BRIAC.

Votre oncle!... Ah! oui, oui. Je n'avais pas pensé à cela, moi.

ADRIENNE.

Au revoir, monsieur de Briac. (Allant à Christiane.) Comment te coifferas-tu?

CHRISTIANE.

Je ne sais, voilà ce qu'on m'envoie.

ADRIENNE.

Des fleurs artificielles! avec des cheveux comme les tiens! Une rose du bouquet de M. de Briac, voilà tout.

CHRISTIANE.

Tu as raison.

ADRIENNE.

C'est que je suis engagée, moi : j'ai prévenu mon oncle qu'elle serait la reine du bal.

CHRISTIANE.

Elle ne se compte pas.

ADRIENNE, revenant vers la porte.

Et M. de Briac va t'inviter pour le premier quadrille.

BRIAC.

Moi? — Je ne danse jamais.

ADRIENNE, s'arrêtant.

Oh! monsieur de Briac, vous avez valsé avec moi.

BRIAC

Oui, quand j'étais jeune.

ADRIENNE.

Il y a trois jours. — Vous l'avez oublié, c'est à recommencer. (En s'en allant.) Je vous promets pour ce soir la première valse.

BRIAC.

Mademoiselle !

ADRIENNE, de la porte.

Première valse, mademoiselle de Jubiains. Notez cela sur vos tablettes. (Elle sort.)

SCÈNE V.

CHRISTIANE, BRIAC.

Christiane, devant la glace, à gauche, arrange sa coiffure.

BRIAC.

Est-ce que vous irez à ce bal?

CHRISTIANE.

Je crois bien.

BRIAC.

Il me semblait que vous n'aimiez pas le monde.

CHRISTIANE.

L'année dernière; mais cette année je l'adore. Je sens que j'aimerai le bruit, que j'aimerai la danse, que j'aimerai le succès. Je ne suis pas coquette, mais je suis jeune fille.

BRIAC.

C'est-à-dire que vous êtes tout à fait changée; je ne vous reconnais plus. Cet automne vous adoriez la campagne, maintenant vous aimez le monde; vous aimiez le calme, vous adorez le bruit. Moi, je ne comprends que la régularité dans les goûts...

CHRISTIANE, s'approchant et se plaçant en face de lui.

Voilà comme je serai.

BRIAC, vivement.

Oh! non, non, pas comme cela. Vous ressemblez trop à votre mère!

CHRISTIANE.

Ma mère se coiffait ainsi?

BRIAC.

Toujours.

CHRISTIANE.

Je n'aurai plus d'autre coiffure.

BRIAC.

Christiane!

CHRISTIANE.

Je n'en sais pas de plus jolie.

BRIAC.

Je vous supplie d'arranger autrement vos cheveux, ce soir.

CHRISTIANE.

Vous ne voulez pas que je ressemble à ma mère? — Personne ne le remarquera que vous.

BRIAC.

Je vous assure qu'une jolie couronne bleu de ciel...

CHRISTIANE, l'interrompant.

Non.

BRIAC.

Ou une guirlande cerise...

CHRISTIANE, de même.

Ne parlons plus de cela. Mais, vraiment, vous avez l'air fâché. Je pensais que vous seriez content de me voir joyeuse. Cela n'arrive pas souvent.

BRIAC.

Certes, je suis content .. d'un côté... oui, mais de l'autre...

CHRISTIANE.

Vous me dites toujours : Soyez gaie, je veux vous voir gaie. Eh bien, je suis tout à fait gaie aujourd'hui, regardez-moi.

BRIAC.

Je l'ai bien vu déjà.

CHRISTIANE.

Alors, déridez votre front. Je vais vous montrer ma robe de bal.

BRIAC.

A moi?

CHRISTIANE, l'entraînant vers la porte.

Venez vite, pendant que nous sommes seuls. Je tiens à avoir votre opinion.

BRIAC.

Je n'ai pas d'opinion. Je n'en ai jamais eu.

CHRISTIANE.

Eh bien, vous prendrez la mienne. (Au moment où ils arrivent à la porte de gauche, Maubray entre par la porte de son appartement. Christiane s'arrête subitement.) Ah ! mon père !

SCÈNE VI.

CHRISTIANE, BRIAC, MAUBRAY.

MAUBRAY.

Où allez-vous donc, Briac?

BRIAC.

Je vais voir la robe de bal de mademoiselle Christiane.

MAUBRAY.

Est-ce que votre toilette est prête, Christiane?

CHRISTIANE.

On l'achève.

MAUBRAY.

Ne vous en occupez plus. Nous ne sortirons pas ce soir

CHRISTIANE, interdite.

Nous n'irons pas chez M. de Noja?

MAUBRAY.

Non.

CHRISTIANE, très-émue.

Je l'avais pourtant promis.

MAUBRAY.

C'est impossible. (Elle s'arrête, toute tremblante d'émotion.)

BRIAC, allant à elle avec affection.

Eh bien, Christiane, vous êtes émue pour cela?

CHRISTIANE, se redressant.

C'est fini. — Vous voyez que ma joie n'a pas été longue. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE VII.

BRIAC, MAUBRAY.

Briac est très-ému. Maubray, très-calme, s'assied près de la table à droite.

MAUBRAY, à Briac.

Vous me disiez que Christiane n'aimait pas le monde?

BRIAC.

Je le croyais, mais on ne connait jamais les jeunes filles.

MAUBRAY.

Cependant Christiane a une grande confiance en vous.

BRIAC.

Confiance! Je ne l'effraye pas, voilà tout.

MAUBRAY

Et moi, je l'effraye.

BRIAC.

Je n'ai pas dit cela.

MAUBRAY, à Benoît qui entre.

M. de Beaubriand fils n'est pas venu?

LE VALET DE CHAMBRE.

Non, monsieur, pas encore.

MAUBRAY.

Quand il viendra, vous le ferez entrer.

LE VALET DE CHAMBRE.

Bien, monsieur. (Il sort.)

MAUBRAY, à Briac.

Je le reconnais, Briac, je suis froid, je manque d'expansion. Christiane me le reproche, n'est-ce pas? Vous auriez dû lui faire comprendre que je suis absorbé par les affaires, entraîné dans des spéculations hasardeuses, et que depuis... depuis longtemps, je suis comme rejeté en dehors de la vie de famille. Mais je n'ai jamais manqué à mes devoirs de père.

BRIAC.

Non, certes.

MAUBRAY.

Je n'y manquerai jamais. Christiane n'a aucun parent; elle pourrait tout à coup se trouver seule: je crois le moment venu de la marier.

BRIAC.

La marier! marier Christiane!

MAUBRAY.

Est-ce qu'on ne marie pas toutes les jeunes filles?

BRIAC.

Si... si... toutes... ou presque toutes. Mais Christiane!

MAUBRAY.

Elle a dix-sept ans.

BRIAC.

Elle a une santé si délicate.

MAUBRAY.

Le docteur Solem pense, — et il voit juste, — qu'il faut arracher Christiane à son isolement forcé, dans cette maison, entre un père toujours occupé et une gouvernante souvent morose. Je l'ai consulté.

BRIAC.

Nous lui donnerons, au moins, le temps de faire un choix.

MAUBRAY.

Oh! sur ce point, elle est un peu jeune pour qu'on s'en rapporte tout à fait à elle.

BRIAC.

Ah!

MAUBRAY.

Seulement, Christiane est habituée à prendre mes conseils pour des ordres, et je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir abusé de mon autorité. S'il était nécessaire de combattre quelques préventions, c'est sur vous que je compte, Briac.

BRIAC.

Sur moi?

MAUBRAY.

Christiane subira plus facilement votre influence. (Se levant.) Et j'espère que votre vieille amitié ne me fera pas défaut. En deux mots, voici la situation de ma fille. Ma femme ne m'avait apporté que son nom, un des plus grands noms de France; elle n'avait pas de fortune; en l'épousant, je lui ai reconnu un million.

BRIAC, étonné.

Vous?

MAUBRAY.

Elle est morte, et Christiane a hérité de sa mère.

BRIAC.

Mais ce million vous appartient en équité.

MAUBRAY.

Ce million appartient à ma fille, il lui sera intégralement compté le jour de son mariage.

BRIAC, stupéfait.

J'ignorais tout cela, moi.

MAUBRAY.

Il est bon que vous le sachiez. — Vous voyez, Briac, que j'ai bien quelque droit de diriger le choix de Christiane.

BRIAC.

Oui. — Il sera bien facile de marier mademoiselle Maubray.

MAUBRAY.

Pas aussi facile que vous le supposez. Je ne veux tromper personne. Que puis-je promettre? Comment chiffrer ma fortune? Elle est la chance, elle est le hasard. Il faut que mon gendre comprenne bien cela; il faut qu'il entre hardiment dans mon jeu et qu'il s'en fie à mon étoile. Il faut qu'il soit de notre monde.

BRIAC.

Je le crois comme vous.

MAUBRAY.

Il vous sera donc facile de convaincre Christiane.

LE VALET DE CHAMBRE, entrant.

Monsieur recevra-t-il le docteur Solem?

MAUBRAY.

Oui, dans un instant. (A Briac.) J'avais encore un service à vous demander. Je suis à la veille de lancer la plus importante de mes entreprises. J'ai formé une compagnie franco-américaine pour l'exploitation de chemins de fer dans le Haut-Pérou. Vous êtes consul du Haut-

Pérou; votre nom est précieux. On ne sait pas assez que vous avez vos intérêts chez moi. Montrez-vous un peu plus dans mes bureaux, allez chez mes agents, entrez quelquefois à la Bourse.

BRIAC.

J'y vais de ce pas.

MAUBRAY.

Vous m'avez bien compris?

BRIAC.

Parfaitement.

MAUBRAY, au valet.

Faites entrer. — (Retenant Briac.) Briac, vous serez administrateur de la compagnie.

BRIAC.

Administrateur! mais, pour être administrateur, il faut...

MAUBRAY.

Vous avez ce qu'il faut.

BRIAC.

Bien. Mais qu'aurai-je à faire?

MAUBRAY.

Rien.

BRIAC.

Très-bien. Et j'entre en fonctions?...

MAUBRAY.

Vous y êtes.

BRIAC.

J'y suis. — (En sortant, au docteur qui entre.) Excuse-moi, docteur, je suis très-occupé.

SCÈNE VIII.

MAUBRAY, LE DOCTEUR.

MAUBRAY.

On m'a dit, docteur, que vous m'aviez déjà demandé ce matin. Il ne s'agit pas de Christiane?

LE DOCTEUR.

Non, monsieur. (Maubray fait signe au docteur de s'asseoir à droite de la cheminée, il s'assied lui-même à gauche.) — J'ai à vous parler d'un malheureux qui a été longtemps votre ami et qui n'est plus que mon client.

MAUBRAY.

Vous le nommez?

LE DOCTEUR.

Senoncourt.

MAUBRAY.

Je ne ferai rien pour lui.

LE DOCTEUR.

Je vous affirme qu'il est digne de pitié.

MAUBRAY.

Non.

LE DOCTEUR.

Vous êtes sévère.

MAUBRAY.

On ne cherche pas assez, quand un homme tombe, s'il n'a pas la responsabilité de sa chute.

LE DOCTEUR.

M. de Senoncourt a été mêlé à quelques-unes de vos grandes entreprises.

MAUBRAY.

Il vous a dit cela; c'est vrai, et ce sera une des fautes

de ma vie. Senoncourt n'avait ni esprit pratique, ni caractère, ni sens moral. (*Se levant.*) Il devait se ruiner, il s'est ruiné, je n'ai pas à le plaindre, je ne le plains pas.

LE DOCTEUR.

Mais il a créé, sous vos auspices, une société des mines du Haut-Pérou.

MAUBRAY, *adossé à la cheminée.*

Une affaire merveilleuse! des minerais d'argent et de cuivre au milieu de contrées fertiles dont le sol, mal exploité, se prête aux cultures les plus variées. C'était la fortune! L'affaire a été admirablement lancée, les actions s'enlevaient. Senoncourt est parti plein d'enthousiasme. Il s'est arrêté à Lima. Il a donné des pleins pouvoirs à des fripons de bas étage, qui le circonvenaient; l'argent des actionnaires a été gaspillé en constructions ridicules, en frais d'annonces mensongères; et il n'a pas eu le courage si simple de se mettre à l'œuvre et de relever de ses mains, à la sueur de son front, une exploitation où tant d'intérêts sont engagés. Il est revenu, je l'ai chassé de chez moi. Puisque vous avez voulu la vérité, la voilà.

LE DOCTEUR, *se levant.*

Je n'ai plus à insister, et je ne sais même si je dois vous parler des actions qu'il a conservées.

MAUBRAY.

Il a des actions?

LE DOCTEUR.

Deux cents; j'étais chargé de vous prier de les reprendre à un chiffre quelconque.

MAUBRAY, *vivement.*

Comment, à un chiffre quelconque? — Voilà un homme qui a fondé une société, qui a gardé des actions, et qui les offre à un chiffre quelconque! Mais la société existe, l'affaire peut se relever, et Senoncourt se trompe s'il croit

que ses actions n'ont pas de valeur. Je les lui prends au taux de l'émission. (Il sonne.)

LE DOCTEUR.

A combien?

MAUBRAY.

A cinq cents francs.

LE DOCTEUR, stupéfait.

Hein?

MAUBRAY, s'asseyant à la table de droite et écrivant.

Deux cents actions des mines du Haut-Pérou, versement de moitié. (Au valet de chambre, qui est entré.) Portez cela dans mes bureaux. (Le valet sort par la porte qui conduit aux bureaux. — Au docteur.) C'est cinquante mille francs qu'on va vous apporter. Vous n'aurez pas à vous déranger.

LE DOCTEUR.

Mais c'est une fortune.

MAUBRAY, souriant.

Vous voyez que les financiers ont quelquefois du bon. Mais nous sommes moins heureux que vous, docteur; quand vous coupez un bras pour sauver un malade, on vante votre habileté; on condamne la nôtre, quand nous sacrifions quelques intérêts pour sauver une affaire. Cela se ressemble beaucoup, pourtant. (Le caissier entre.) Voici mon caissier, je vous laisse ensemble.

LE DOCTEUR.

Permettez-moi de vous remercier.

MAUBRAY.

Me remercier, et de quoi? Si vous trouvez des mines du Haut-Pérou à dix francs au-dessus du pair, prenez-les. (Le caissier fait un soubresaut et roule des yeux effarés.) C'est un conseil que je ne donne qu'à mes amis. (Il sort par la porte de droite deuxième plan. — Le caissier est debout, à droite de la table. — Le docteur le regarde et s'assied en face de lui.)

SCÈNE IX.

LE DOCTEUR, LE CAISSIER, puis ACHILLE

LE CAISSIER, reprenant son air officiel.

Combien?

LE DOCTEUR.

Combien? — Ah! oui, combien. Cinquante mille francs.

LE CAISSIER, avec une nuance de dédain.

Il y a le courtage : quarante-neuf mille neuf cent trente-sept francs trente-cinq centimes.

LE DOCTEUR.

Je veux bien.

LE CAISSIER.

En billets de mille, billets de cinq, coupures, or, argent ou monnaie?

LE DOCTEUR.

Un peu de tout. (Le caissier compte gravement, examinant au jour chaque billet de banque avec une lenteur prudente.)

ACHILLE, à la porte de droite.

De Beaubriand... Achille de Beaubriand.

LE VALET DE CHAMBRE.

M. Maubray rentrera dans un instant.

ACHILLE, étonné.

Il m'avait donné rendez-vous à deux heures. (Entrant, à lui-même.) Il me fait attendre. Veut-il me faire poser? (Voyant le docteur assis.) Eh! c'est le docteur! Que faites-vous donc là?

LE DOCTEUR, se levant.

Vous le voyez. Je reçois le prix de ces excellentes actions.

ACHILLE, regardant.

Oh! excellentes! Les mines du Haut-Pérou! Société Senoncourt! Vous ne les avez pas vendues cher, hein?

LE DOCTEUR.

Au pair.

ACHILLE.

Au pair? Et qui diable a pu vous les acheter?

LE DOCTEUR.

M. Maubray.

ACHILLE.

Hein?

LE DOCTEUR.

C'est un secret.

ACHILLE.

Maubray. Oh! oh! Et Briac, son associé, est consul du Haut-Pérou? Eh! eh! (Attirant le docteur à gauche.) Savez-vous que ça ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd, ce que vous me dites-là? Vous m'autorisez à le confier à Anatole et à Aspasie. — Aspasie est une femme charmante, qui se nomme Charlotte; nous l'appelons Aspasie, c'est plus Régence. Elle adore jouer à la Bourse. Je lui donne quelquefois de bons conseils.

LE CAISSIER, qui a terminé, gravement au docteur.

Comptez.

LE DOCTEUR, qui le voyait compter avec admiration.

Je crois que c'est inutile après le soin que vous y avez mis. (Le caissier salue et sort.)

SCÈNE X.

LE DOCTEUR, ACHILLE.

LE DOCTEUR, à Achille.

J'ai reçu un billet de monsieur votre père qui me prie de passer au ministère. Est-ce urgent?

ACHILLE.

Non, docteur, non. C'est pour vous dire que votre mission est terminée. Nous renonçons à mademoiselle de Jublains.

LE DOCTEUR.

Tout à fait?

ACHILLE.

Tout à fait. Nous avons trouvé mieux.

LE DOCTEUR, étonné.

Déjà?

ACHILLE, le prenant par le bras et marchant.

Très-cher, je n'ai pas de temps à perdre; j'ai des dettes, et puis je me porte candidat au conseil général. C'est un acheminement à la députation; on vote dans trois semaines, et le préfet veut que je sois marié avant; mes électeurs sont si bêtes!

LE DOCTEUR, souriant.

Vous avez toutes les chances.

ACHILLE.

Toutes. Je les ai toutes. (Ils remontent vers la cheminée.) Savez-vous qui j'ai trouvé?

LE DOCTEUR, quittant son bras.

Comment le saurais-je?

ACHILLE.

Vous ne devinez pas?

LE DOCTEUR.

Non.

ACHILLE.

Notre petite héroïne de l'histoire d'hier.

LE DOCTEUR, étonné.

Mademoiselle Maubray!

ACHILLE.

Précisément.

LE DOCTEUR.

Vous songez à mademoiselle Christiane?

ACHILLE.

Je n'y songe plus, puisque je l'épouse. (Il s'assied sur le canapé.)

LE DOCTEUR.

Vous l'épousez?

ACHILLE.

Hier, en quittant ce bon Noja, — je l'aime beaucoup, vous savez, — je suis parti avec mademoiselle Boin, qui est un peu ma parente. — Comment, cousine, — je l'appelle quelquefois cousine, pour lui être agréable, — comment, cousine, vous connaissez des jeunes filles adorables, et vous n'en dites rien? — Mais, mon bon Achille, s'écrie-t-elle, Christiane est une perle. — Une perle! Eh bien, et moi, qui vais à vos samedis! — Elle a des lectures pieuses, le samedi, on y dort bien. — Une perle! Eh bien, et moi? — Vous aussi, mais Christiane .. — (Se levant.) Et on me raconte Christiane, — c'est une trouvaille. (Descendant.) Elle est un peu naïve, ça fera bien pour le préfet, et, quand on lui aura recommandé de ne plus donner sa voiture aux passants, elle sera parfaite. Elle a été élevée par une gouvernante, elle n'a jamais mis les pieds dans le monde, elle a des idées du moyen âge. (S'asseyant sur le canapé, près du guéridon à gauche.) J'en ris d'avance; (Gravement.) mais je les respecterai. Je suis de l'école de mon père, moi. Je trouve qu'il est bon qu'on enseigne la résignation...

LE DOCTEUR debout près de la cheminée [1].

Aux autres.

ACHILLE.

Aux autres! Certainement, aux autres. Mais vous ne croyez à rien, vous, vous êtes un athée. Enfin, mademoiselle Boin m'avoue que sa petite merveille, outre la fortune

1. Achille, le docteur.

du banquier, dont je me moque, possède en propre un million comptant et liquide venant de sa mère. Papa n'en demande pas davantage. Il prend sa canne et son chapeau et va traiter la question avec M. Maubray. Vous connaissez papa, il est très-fort; le banquier ne l'est pas moins. On avait beaucoup de prétentions de part et d'autre. Maubray veut être député; nous en ferons un candidat officiel, c'est la moindre des choses. Il voudra être ministre; nous verrons plus tard. On a dû me reprocher Aspasie; on a parlé de mes dettes, c'était le point délicat. Bref, on se fait des concessions réciproques et l'affaire est décidée. (Se levant.) Seulement...

LE DOCTEUR, s'approchant.

Seulement?

ACHILLE.

Seulement le beau-père demande à me voir. Moi, je demande à le voir aussi. J'ai mes petites conditions à lui faire. La conversation sera vive et animée, j'en ai peur. Bah! ce bon Maubray doit avoir les idées larges.

LE DOCTEUR.

Comme ses poches.

ACHILLE.

N'est-ce pas? — Et elles sont grandes.

LE DOCTEUR.

Mais a-t-on consulté mademoiselle Christiane?

ACHILLE.

Elle ne doit pas avoir de volonté, — c'est une jeune fille honnête. — A propos, docteur, vous savez qu'on n'en parle pas encore.

MAUBRAY, entrant à droite, à Achille.

Je vous demande pardon, monsieur. J'ai été forcé de sortir un instant pour une affaire importante, et je vous sais gré, docteur, d'avoir bien voulu me remplacer auprès de M. de Beaubriand.

LE DOCTEUR, à Maubray.

Merci encore, monsieur. J'ai hâte d'aller faire un heureux. (Il sort. Achille et Maubray se regardent un instant. Puis Maubray va chercher une chaise qu'il place au milieu du salon. Il fait signe à Beaubriand, qui vient s'y asseoir en saluant, et il s'assied lui-même, à droite, près de la table.)

SCÈNE XI.

MAUBRAY, ACHILLE.

MAUBRAY[1].

Monsieur votre père a dû vous dire quel avait été le résultat de notre entretien.

ACHILLE.

Il ne m'a rien laissé ignorer.

MAUBRAY.

M. de Beaubriand a bien voulu me demander pour vous la main de ma fille; je la lui ai accordée.

ACHILLE.

J'ai accueilli cette nouvelle avec transport.

MAUBRAY.

Me permettrez-vous maintenant, monsieur, de vous parler en toute franchise?

ACHILLE.

Je vous en prie.

MAUBRAY.

Monsieur votre père, dont j'apprécie la loyauté, ne m'a pas dissimulé les motifs qui l'engageaient à vous marier promptement.

ACHILLE, souriant.

Il a dû vous dire des choses étonnantes. Il a des scru-

1. Achille, Maubray.

pules de douairière. Remarquez que je les ai aussi... dans le monde. Mais, entre nous, mon père ne peut pas avoir la prétention d'avoir donné le jour à un ange.

MAUBRAY, *gravement.*

Il s'agit pour moi, monsieur, de vous donner ma fille.

ACHILLE.

A cela je ferai la seule réponse qui nous convienne à l'un et à l'autre. Je suis un galant homme; je me conduirai avec ma femme en galant homme.

MAUBRAY.

Je n'en doute pas. Je vous sais très-résolu à prendre la vie au sérieux. On m'affirme que l'ambition vous est venue; c'est, à mes yeux, la meilleure des garanties. Mais ce n'est pas tout.

ACHILLE.

Non, non.

MAUBRAY.

Je ne suis pas un puritain. Je n'exagère pas les fautes d'une jeunesse mal dirigée.

ACHILLE.

Mal dirigée! Cependant...

MAUBRAY.

Vous étiez dans une position spéciale. Vous avez un père influent; ses courtisans sont les vôtres. Toutes vos fautes me trouvent indulgent. Je ne parlerai même pas de vos dettes.

ACHILLE, *ravi.*

Alors, nous n'avons plus à discuter.

MAUBRAY, *continuant.*

Il est des choses que j'excuse moins. Vous avez fait beaucoup parler de vous depuis quelque temps.

ACHILLE, *avec aisance.*

J'ai eu quelques succès tapageurs, j'en conviens. Il faut

se poser. Autrefois, on avait des petites maisons; maintenant on a des maisons de verre, dont on casse les vitres, comme dit Anatole, — Anatole de Ferruzac, un de mes bons amis.

MAUBRAY.

Vous avez aujourd'hui encore une liaison...

ACHILLE, à part.

Aspasie.

MAUBRAY.

Presque célèbre.

ACHILLE.

Dites célèbre, ce qui est tout à fait rassurant pour un beau-père. Une liaison qu'on ne peut pas cacher, il faut bien la rompre. Et, vous le savez, ce sont de petits sacrifices à l'hyménée que ne détestent pas les jeunes filles les plus candides.

MAUBRAY.

On m'a parlé aussi d'un duel étrange; vous vous êtes battu...

ACHILLE.

Pour une écuyère? C'est une erreur. On ne se bat jamais que pour soi. J'ai trouvé un adversaire qui me plaisait; je l'ai blessé, c'est toujours agréable.

MAUBRAY.

Enfin, nous recevons, nous autres banquiers, beaucoup de confidences, et nous sommes complices de bien des secrets. Vous aviez une singulière façon de prêter de l'argent à vos amis.

ACHILLE, gaiement.

Ah! vous voulez parler de l'histoire des bijoux que j'achetais...

MAUBRAY.

Avec le crédit de votre père.

ACHILLE.

Et Anatole...

MAUBRAY.

Les revendait.

ACHILLE, riant.

Il appelait cela son opération financière.

MAUBRAY.

Une opération sans excuse.

ACHILLE, de même.

Oh! elle a l'excuse de toutes les autres : elle a réussi.

MAUBRAY, vivement.

Pas tout à fait, car un de vos créanciers, — malhonnête homme, je vous l'accorde, — vous a fait signer une déclaration horriblement compromettante.

ACHILLE, étonné.

Ah! vous savez?... Je m'en suis souvent repenti, et je m'attendais, tous les matins, à recevoir la malédiction de mon père. Il ne m'a jamais parlé de cette petite dette.

MAUBRAY.

C'est qu'il ne la connaît pas.

ACHILLE.

Comment?

MAUBRAY.

J'ai eu votre déclaration dans les mains. J'ai compris le chagrin que devrait ressentir monsieur votre père, et j'ai désintéressé le créancier.

ACHILLE, stupéfait.

Vous? (Il se lève.)

MAUBRAY.

Bien persuadé que je serais remboursé un jour.

ACHILLE, émerveillé.

Vous avez fait cela?

MAUBRAY.

N'est-ce pas tout simple?

ACHILLE.

Oh! monsieur, oh! (Avec effusion.) Merci, merci.

MAUBRAY, se levant.

Vous voyez, monsieur, que j'aurais pu hésiter avant d'accueillir votre demande. Je ne l'ai pas fait. Je ne vous crois ni meilleur, ni pire que tous les jeunes gens de votre temps, et vous avez pour moi cet avantage sur eux, que vous me reconnaîtrez peut-être le droit de vous donner des conseils.

ACHILLE.

Je les accepterai toujours avec reconnaissance.

MAUBRAY.

Je retiens cètte promesse, et je ne doute pas de votre sincérité.

ACHILLE.

C'est maintenant, entre nous, à la vie, à la mort. (A part, en s'essuyant le front comme un homme qui a éprouvé une vive émotion, pendant que Maubray passe à gauche.) Il est plus fort que moi.

SCÈNE XII.

MAUBRAY, ACHILLE, BRIAC.

BRIAC, entrant bouleversé.

Maubray! (Il s'arrête et cherche à prendre une contenance en voyant Achille.) Je vous croyais seul.

ACHILLE.

Pardon, très-cher, j'ai encore un mot à dire à M. Maubray. (Prenant Maubray à part [1].) Vous n'avez pas voulu parler de mes dettes?

1. Maubray, Achille, sur le devant, à gauche; Briac au fond.

MAUBRAY.

Je n'y attache pas d'importance. Elles seront payées par votre père le jour du contrat.

ACHILLE, avec embarras.

C'est que je n'en ai avoué que la moitié à mon père.

MAUBRAY.

Ah!

ACHILLE.

Je vous réservais le reste.

MAUBRAY, souriant.

C'est bien, monsieur, je payerai.

ACHILLE, s'arrêtant au moment de sortir.

Ah! sapristi! j'ai oublié de lui parler de sa fille. (Il fait un mouvement pour revenir, aperçoit Briac, fait un geste et s'en va.)

SCÈNE XIII.

MAUBRAY, BRIAC.

MAUBRAY.

Qu'avez-vous donc, Briac?

BRIAC.

Ce que j'ai?... Je viens de la Bourse.

MAUBRAY.

Eh bien?

BRIAC.

Le bruit court que vous achetez toutes les mines du Haut-Pérou qu'on vous offre.

MAUBRAY, souriant.

Je ne m'en cache pas.

BRIAC.

Mais elles ne valent rien.

MAUBRAY.

Je les prends au taux de l'émission.

BRIAC.

Qu'en ferez-vous?

MAUBRAY.

Je les revendrai le double.

BRIAC.

Le double! En avez-vous beaucoup?

MAUBRAY.

Demain, je les aurai toutes.

BRIAC.

Vous êtes ruiné.

MAUBRAY, passant devant lui, en souriant

Il n'a pas compris.

BRIAC.

Vous ne savez donc pas ce que vous voulez revendre?

MAUBRAY[1].

Si, Briac, si, je le sais.

BRIAC.

Senoncourt a tout abandonné, les mines...

MAUBRAY.

Il ne s'agit pas de mines en ce moment. Il y a une société.

BRIAC.

Mais s'il n'y avait pas de mines?

MAUBRAY.

Il y aurait des actions, puisque j'en ai.

1. Briac, Maubray.

BRIAC.

Ce sont des chiffons.

MAUBRAY.

En affaires, il n'y a pas de chiffons. Mais calmez votre conscience, Briac; je relève l'affaire compromise par Senoncourt. Je crée un chemin de fer d'exploitation; les études sont faites, les devis sont prêts. Des plaines, pas de travaux d'art; des débouchés importants; des bénéfices énormes! La société va être fondée au capital de cinquante millions. Elle achète les mines; tout est sauvé.

BRIAC.

Elle n'achètera rien, Senoncourt est poursuivi.

MAUBRAY, haussant les épaules et remontant.

Poursuivre Senoncourt! c'est insensé.

BRIAC.

J'ai vu le dossier.

MAUBRAY, s'arrêtant.

Vous!

BRIAC.

Oui.

MAUBRAY, après une pause.

On poursuit Senoncourt! Je ne croyais pas mes ennemis si habiles.

BRIAC.

Vos ennemis!

MAUBRAY, redescendant à droite.

Et qui serait-ce donc? — Oui, il leur serait facile de frapper Senoncourt, de l'écraser avec quelque article de loi ramassé sous les pieds de tout le monde. Et quand il serait convaincu de crime et condamné, on découvrirait, comme par hasard, que ce pauvre Senoncourt n'était que l'homme de paille du banquier Maubray. On m'aurait condamné sans me voir en face! — Non, je ne donnerai pas cette facile

joie à mes envieux. Je couvre Senoncourt, il n'a été que mon agent. Je suis seul en cause.

BRIAC.

Vous?

MAUBRAY.

Mais je ne suis pas si facile à abattre que Senoncourt. J'ai vu trop de gens passer dans mes antichambres; j'ai vu trop de gens agenouillés devant mon or; j'ai gardé trop de secrets; j'ai touché à trop de hontes. Ma chute ferait rejaillir trop de boue. — Ils n'oseront pas.

BRIAC.

Vous vous trompez, ce ne sont pas vos ennemis qui poursuivent Senoncourt; c'est un simple honnête homme, indigné, notre représentant au Pérou, M. de Noja.

MAUBRAY, *qui remontait, s'arrêtant vivement à ce nom.*

C'est lui qui m'accuse !

BRIAC.

Votre nom n'a pas été prononcé. S'il supposait qu'il s'agit de vous...

MAUBRAY, *vivement.*

Il hésiterait? (*Le regardant fixement.*) Pourquoi donc?

BRIAC.

Je ne dis pas qu'il hésiterait, — il n'y a plus à hésiter. Je vous répète seulement qu'il n'est question que de Senoncourt. Ce n'est pas vous que Robert poursuit.

MAUBRAY, *étonné.*

Robert! Vous le connaissez donc intimement?

BRIAC, *embarrassé.*

Oui.

MAUBRAY.

Vous le connaissiez avant son départ pour l'Amérique?

BRIAC.

C'est un ami de collége.

MAUBRAY.

Ah! — Alors, pourquoi ne m'engagiez-vous pas tout à l'heure à accepter son invitation?

BRIAC.

Vous refusiez, j'ai cru que vous aviez des motifs.

MAUBRAY.

Je n'en ai pas. — (Il va à la porte de l'appartement de Christiane. — Appelant :) Christiane! — (Revenant à Briac, avec le plus grand calme.) Quels motifs aurais-je? (A Christiane qui entre timidement.) — Préparez votre toilette, Christiane; nous irons au bal ce soir.

CHRISTIANE, avec joie.

Ah!

ACTE TROISIÈME

CHEZ ROBERT

Un salon, avec une large baie s'ouvrant sur une galerie. — A gauche, une porte en pan coupé, ouverte sur un salon bleu; à droite, aussi en pan coupé, une porte ouverte sur le vestibule. — Une borne au milieu. — Une table à gauche. — Au fond, un jardin d'hiver, fermé sur la galerie par des glaces sans tain, rempli d'arbustes. — Tous les salons et le jardin d'hiver sont éclairés pour un bal. — Les invités entrent dans le vestibule à droite et passent de là dans le salon où l'on danse, derrière le jardin d'hiver, de telle sorte qu'on entend à droite, de temps en temps, l'huissier annoncer les personnes qui entrent. — L'acteur en scène peut les voir, mais le public ne les voit pas.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, ADRIENNE.

Elles paraissent dans la galerie en toilette de bal, mais avec leur sortie de bal.

LA BARONNE, regardant le jardin d'hiver.

C'est merveilleux! c'est merveilleux! c'est merveilleux!

ADRIENNE.

N'est-ce pas, ma mère?

LA BARONNE, entrant en scène.

Robert a bouleversé tous mes plans.

ADRIENNE.

C'est lui qui a imaginé ce jardin d'hiver avec ses profusions de fleurs et d'arbustes.

LA BARONNE.

Et il ne consulte plus que vous?

ADRIENNE.

Il a l'air de me consulter. Le voyez-vous dans le salon bleu donnant les derniers ordres.

LA BARONNE, regardant.

Il est si heureux d'avoir une famille! (S'asseyant sur la borne.) Adrienne, voici une soirée d'où dépendra peut-être votre avenir.

ADRIENNE, s'asseyant à côté d'elle[1].

Mon avenir?

LA BARONNE.

Je n'ai pas pu causer avec vous depuis hier, et j'ai tant de recommandations à vous faire! Comprenez bien votre situation. Il y a trois semaines, vous aviez une fortune modeste, la plus grande réserve vous était imposée; maintenant, vous pouvez être gracieuse. (Robert entre par la porte de gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBERT, puis BRIAC.

ROBERT, gaiement, — allant à Adrienne.

Eh bien, ma chère nièce, êtes-vous contente de votre oncle?

ADRIENNE, sur le même ton[2].

Ravie.

BRIAC.

Ai-je bien suivi vos inspirations?

1. Adrienne, la baronne.
2. Robert, debout; Adrienne et la baronne, assises.

ADRIENNE, souriant.

Oh ! mes inspirations !

LA BARONNE, se levant.

Robert, quand vous êtes entré, j'étais en extase.

ROBERT, riant.

Tant mieux, ma cousine. (Remontant vers des domestiques en grande livrée qui sont dans la galerie.) Vous m'avez bien compris : pendant le souper on renouvellera les fleurs.

LA BARONNE, remontant.

Quel raffinement !

ROBERT, redescendant.

Rien n'est triste comme un bal fané. (A Adrienne.) Je t'ai ménagé une surprise : nous aurons un excellent orchestre dans le jardin.

ADRIENNE.

Trois orchestres, alors !

ROBERT.

Dès qu'on cessera de danser, on entendra dans le lointain du Mozart ou du Mendelssohn. Je ne veux pas qu'après un valse entraînante on retombe en sursaut dans l'insipide bruit des conversations. Le vrai charme du bal est de n'entendre que ce qu'on écoute.

ADRIENNE.

Comme les jolies idées vous viennent depuis hier ! (On aperçoit Briac errant dans la galerie et paraissant embarrassé d'arriver le premier.)

LA BARONNE.

Comment, on arrive déjà ! — (A Adrienne.) Je ne vous ai encore rien dit.

ROBERT.

C'est Briac.

LA BARONNE.

Peut-on venir au bal à une pareille heure !

BRIAC, toujours embarrassé.

Il me semble que j'arrive le premier.

LA BARONNE, très-gracieuse.

Nous vous en remercions, mon cher monsieur de Briac.

BRIAC, entrant.

Vous êtes indulgente, madame. — J'arrive beaucoup trop tôt. J'ai dû me tromper d'heure.

ADRIENNE, allant à lui, en riant [1].

Dites donc que vous teniez à ne pas manquer la première valse, ce sera très-galant.

BRIAC, cherchant.

La première valse?

ADRIENNE.

Celle que vous m'avez promise.

BRIAC.

Ah! oui, oui, mademoiselle, je vous l'ai promise, et je suis prêt...

ADRIENNE, souriant.

A payer votre dette. (Calculant.) Trois contredanses, une polka, une mazurka, vous avez un délai de deux heures. (Elle va à sa mère.)

LA BARONNE, se dirigeant avec elle vers le vestibule.

Je ne vous dirai qu'un mot, qui résume tout: Adrienne, vous êtes un des plus brillants partis de France.

ADRIENNE, avec un grand soupir.

Oui, ma mère. (Elles disparaissent toutes les deux.)

1. Robert, Briac, Adrienne, la baronne, qui a un peu remonté.

SCÈNE III.

ROBERT, BRIAC.

Ils se regardent sans rien dire, Robert extrêmement joyeux, Briac préoccupé à l'excès, embarrassés l'un et l'autre.

ROBERT, se décidant, et à demi-voix.

Elle va venir!

BRIAC.

Je le sais.

ROBERT.

Ici, chez moi, chez moi!

BRIAC, vivement.

Tu ne lui parleras pas, tu ne t'approcheras pas d'elle, tu ne la regarderas pas. Je serai toujours là, devant toi, je ne te quitterai pas d'une semelle. Voilà pourquoi je suis venu le premier, avant que les bougies soient allumées, et je m'en irai le dernier, quand elles seront éteintes.

ROBERT, souriant.

Poltron!

BRIAC.

Tu es brave, toi, parce que tu ne vois pas le danger.

ROBERT.

Tu crois toujours que je ne saurais pas dissimuler. Qu'aurais-je donc appris dans la diplomatie? Je n'ai pas même prononcé son nom. (Avec une joie contenue.) Et pourtant je le connais. Elle s'appelle Christiane!

BRIAC.

Sois prudent, je t'en supplie.

ROBERT.

Je te promets de l'être.

BRIAC.

Songe qu'elle a dix-sept ans, qu'elle fait son entrée dans le monde, qu'elle est très en évidence, que bientôt peut-être il s'agira de la marier.

ROBERT.

Certes elle se mariera; elle épousera celui qu'elle aime.

BRIAC, étonné.

Celui qu'elle aime?

ROBERT.

Oui, Henry de Kerhuon, le fils du marquis de Kerhuon.

BRIAC, stupéfait.

Comment?

ROBERT.

Ils s'aiment tous les deux, tu ne savais pas cela, je le sais, moi. Ils se sont trouvés ensemble aux Pyrénées, et ils devaient se sentir attirés l'un vers l'autre; Henry de Kerhuon est charmant.

BRIAC.

Tu le connais?

ROBERT.

Son père a été le meilleur ami du mien, et j'ai entendu parler du fils par un brave garçon que le marquis m'avait recommandé à Lima. Mais je ne connaissais pas Henry; je l'ai vu ce matin.

BRIAC.

Ah!

ROBERT.

J'ai voulu le voir. — Il ne se doutait pas que je l'étudiais. — Nous avons parlé de ma nièce Adrienne, qui est si gentille et si bonne! — et des amies de ma nièce. — Ce n'est pas moi qui l'ai nommée, — c'est lui. Si tu savais ce qu'il y a de respect, d'enthousiasme, de tendresse dans la façon seule dont il prononce son nom! Alors, moi, je

lui ai raconté, tout ému comme lui, ce qui s'était passé boulevard des Capucines; j'ai cru qu'il allait me sauter au cou. Et en sortant il m'a pressé la main avec effusion. Comme il l'aime! Voilà bien le mari que je veux pour Christiane.

BRIAC.

Tu veux!... Tu veux!... Ce mariage rencontrera peut-être des obstacles.

ROBERT.

Lesquels?

BRIAC.

Je ne sais pas, moi, — je dis peut-être. Elle aime M. de Kerhuon! D'abord, est-ce bien sûr?

ROBERT.

Tu as raison, il se trompe peut-être; et elle aussi, — elle est bien jeune! il faut que je sache si vraiment elle l'aime.

BRIAC.

Toi? (Adrienne entre en courant par le fond.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ADRIENNE, puis LE DOCTEUR.

ADRIENNE.

Ma mère vous fait dire que tout est prêt; maintenant on peut arriver.

ROBERT.

C'est bien.

ADRIENNE, attirant Robert à gauche.

Mon oncle, voulez-vous me rendre un grand service?

ROBERT.

Très-volontiers.

ADRIENNE.

Mariez-vous le plus tôt possible.

ROBERT.

Pourquoi?

ADRIENNE.

Parce que, quand vous aurez une femme, je ne serai plus le meilleur parti de France, et ce sera bien heureux.

ROBERT, souriant.

Ah! (Le docteur paraît dans la galerie.)

ADRIENNE.

Voici le docteur Solem. (Le docteur entre par la droite.)

LE DOCTEUR, allant à Robert.

Mais je ne retrouve plus l'hôtel du baron de Folny. Je marche dans le pays des rêves.

ROBERT, gaiement.

N'est-ce pas? (Montrant Adrienne.) Je te présente ma petite fée.

LE DOCTEUR.

Puisqu'il y a une fée...

ADRIENNE.

Il y a un oncle admirable, qui a inventé des merveilles et qui flatte sa nièce. (Elle salue le docteur et entre, à gauche, dans le salon bleu.)

LE DOCTEUR.

Mais, mon bon Robert, tu es transformé aussi, tu rayonnes.

ROBERT.

J'adorais le monde, tu t'en souviens, et je me sens ému, ce soir, comme je l'étais à vingt ans, quand j'entrais dans un bal. Il me semble que je vais trouver le même attrait à la valse, le même charme à la grâce des jeunes filles.

LE DOCTEUR, souriant.

Vas-tu me présenter une seconde fée?

ROBERT.

Ce sont les lumières et les fleurs qui me grisent, j'ai honte de si peu vieillir.

LE DOCTEUR, *gaiement.*

Oh! la vieillesse est un préjugé, qui passera comme les autres. On n'a jamais que l'âge de ce qu'on ressent.

ROBERT.

Je le crois.

LE DOCTEUR, *allant à Briac.*

Arme-toi de courage, Briac, je vais t'annoncer une mauvaise nouvelle.

BRIAC.

Encore une!

LE DOCTEUR, *étonné.*

Comment, encore une!

BRIAC.

Je veux dire : enfin!

LE DOCTEUR.

Tu es préoccupé.

BRIAC.

Moi!... non!... Tu m'annonces une mauvaise nouvelle... J'attends.

LE DOCTEUR, *allant s'asseoir* [1].

Il s'agit du jeune de Beaubriand. Cela ne pourrait se raconter devant des dames; je vais me hâter. En rentrant chez moi, je trouve Achille qui m'attendait en larmes. Il avait laissé pressentir ses projets de mariage à une dame superbe.

ROBERT.

Honorée de ses bonnes grâces.

1. Robert, assis près de la table. — Le docteur en face de lui sur la borne. — Briac assis à côté de lui.

LE DOCTEUR.

Honorée de ses bonnes grâces. La dame tombe en syncope, elle est prise de spasmes violents, elle ne peut plus supporter la vue d'Achille, et elle doit trépasser dans la nuit même. Je ne dîne pas, et, vingt minutes après, je sonnais à la porte de mademoiselle Aspasie.

ROBERT.

Elle était sortie?

LE DOCTEUR.

Elle n'était pas visible. Je suppose que la consigne n'est pas pour le médecin, je passe devant la bonne stupéfaite, j'ouvre une porte, et je trouve une jolie dame rousse dînant avec un joli monsieur blond. On en était au rôti. Tu vois ma situation.

ROBERT.

Tu te nommes ?

LE DOCTEUR.

Le docteur Solem. La dame répand son champagne sur sa collerette, et le monsieur essaye de se cacher sous une aile de perdrix. Alors, me tournant gravement vers lui : Monsieur est un confrère? Cette phrase polie ne le met pas à l'aise.

ROBERT.

Je crois bien.

LE DOCTEUR.

Je continue sur le même ton : j'approuve en tous points l'ordonnance de mon habile confrère et je m'en rapporte à lui pour la suite du traitement. — Et je salue. Devine ce que me répond Aspasie. — Vous êtes un homme d'esprit, vous! Comment se porte M. de Briac?

BRIAC, *étonné.*

Hein?

LE DOCTEUR, *se levant.*

C'était Clorinde.

ROBERT.

Bah!

BRIAC, stupéfait.

Clorinde!

LE DOCTEUR.

Clorinde, que tu avais rendue à la société.

ROBERT.

La société ne l'a pas gardée.

BRIAC.

Elle était brune!

LE DOCTEUR.

Maintenant, elle est rousse. — C'est une façon de mettre des chevrons. Et elle est illustre, et elle charme Beaubriand fils, et elle le trompe avec un monsieur blond entre autres. — Quelle joie j'aurai à le lui dire!

BRIAC.

Tu le lui diras?

LE DOCTEUR.

Si je le lui dirai! Je me dérange, je ne dîne pas, et tu ne veux pas que je me venge! Tu ne connais guère les médecins.

L'HUISSIER, annonçant.

Monsieur Achille de Beaubriand.

LE DOCTEUR

Le voilà.

L'HUISSIER.

M. Anatole de Ferruzac. — M. et madame de Grandlucé. — Mademoiselle Boin.

LA BARONNE, accourant du salon bleu, suivie d'Adrienne.

Cette excellente mademoiselle Boin! (A Robert.) Robert, donnez-moi votre bras pour aller saluer cette respectable personne.

ROBERT, riant et offrant son bras à la baronne.

Allons, Briac, allons saluer cette respectable personne.

LA BARONNE, s'arrêtant, à Briac.

Pourquoi ne vous mariez-vous pas, monsieur de Briac?

BRIAC.

Parce que j'arrive à un âge où l'on ne peut espérer être aimé que de soi-même.

LA BARONNE.

Vous devriez épouser cette excellente mademoiselle Boin.

BRIAC.

Hein?

LE DOCTEUR.

C'est une idée, cela.

BRIAC.

Mais elle remonte à 1830.

LA BARONNE.

Vous trouveriez des qualités sérieuses

BRIAC.

J'en ai peur.

LA BARONNE.

Des principes solides.

BRIAC.

A l'épreuve du temps.

LA BARONNE.

Vous ne méritez pas le bonheur qu'on vous offre.

BRIAC.

Dieu vous entende, madame!

LA BARONNE, se dirigeant vers le vestibule.

Je lui ai réservé une place d'où l'on peut tout voir.

LE DOCTEUR.

Et tout entendre, s'il vous plaît, madame, ou son bonheur ne serait pas complet.

LA BARONNE.

Vous êtes méchant. (Ils disparaissent à droite.)

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, ADRIENNE.

LE DOCTEUR, à Adrienne.

J'ai bien le droit de lui en vouloir. Elle m'a envoyé ce matin soixante billets de concert.

ADRIENNE, redescendant[1].

Nous en avons reçu autant.

LE DOCTEUR.

Et elle s'imagine qu'elle a une charité quelconque! Elle a celle de ses amis.

ADRIENNE.

Et elle est indiscrète, et elle arrange de petits romans! N'a-t-elle pas raconté que vous aviez été chargé par la famille Beaubriand de demander ma main?

LE DOCTEUR, souriant.

Ne l'accusez pas trop.

ADRIENNE.

C'était vrai?

LE DOCTEUR.

Mais le danger est passé.

1. Adrienne, le doct

ADRIENNE.

M. de Beaubriand renonce à moi? Oh! qu'il est aimable! Vous lui avez prouvé, n'est-ce pas, qu'on aurait bien tort de m'épouser?

LE DOCTEUR.

Je n'ai pas dit cela.

ADRIENNE.

Il ne me trouve pas assez riche. Il a raison. On s'exagère beaucoup ma fortune. (A ce moment, la baronne, qui traversait la galerie au bras de Robert, le quitte et vient à sa fille.)

LA BARONNE.

Vous parliez de fortune?

ADRIENNE.

Oui, oui... de la fortune... de mon oncle.

LA BARONNE, s'emparant du docteur.

Colossale, docteur, colossale. La terre de Noja, château, parc, prairies, douze fermes de rapport. Deux cents hectares de bois, trois cours d'eau, cinq étangs, très-belles chasses. Cet hôtel payé douze cent mille francs. Deux cents obligations d'Orléans, cent cinquante du Nord, cent vingt de l'Ouest, cinquante mille livres de rente trois pour cent, un million déposé à la Banque. De plus, je donne trois cent mille francs de dot à Adrienne.

LE DOCTEUR, souriant.

Me demandez-vous le secret?

LA BARONNE.

Non, non, docteur.

ADRIENNE, attirant sa mère à part.

Ma mère!

LA BARONNE, allant à sa fille et revenant vivement.

Ah! j'oubliais deux cents Canal-Cavour et trois cents Pampelune.

ADRIENNE.

Ma mère, vous n'aurez plus à parler de ma dot. Je ne veux pas me marier.

LA BARONNE.

Hein?

ADRIENNE.

Je veux rester fille. (Elle sort par la gauche.)

LA BARONNE, interdite.

Rester fille!... Rester fille!

L'HUISSIER, annonçant.

Madame et mesdemoiselles de Messac. (Après un moment d'hésitation, la baronne revient au docteur.)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LE DOCTEUR.

LA BARONNE.

Docteur, vous êtes le meilleur ami de Robert; un médecin est presque un confesseur; je vais tout vous confier.

LE DOCTEUR, étonné.

Je vous écoute.

LA BARONNE.

Vous avez devant vous la plus malheureuse des mères.

LE DOCTEUR.

Vous, madame?

LA BARONNE.

Je viens de faire une terrible découverte.

LE DOCTEUR.

Laquelle?

LA BARONNE, avec éclat

Adrienne aime son oncle.

LE DOCTEUR, stupéfait.

Ah!

LA BARONNE, s'asseyant sur la borne.

Je voulais en douter; cependant, ce soir même, par une de ces inspirations que le ciel nous envoie, j'avais ouvert le chiffonnier de ma fille, et j'y ai trouvé une sorte de memento où elle écrit ses impressions.

LE DOCTEUR, s'asseyant à côté d'elle.

Je comprends, le nom de Robert...

LA BARONNE.

Il n'est nommé nulle part, il est désigné partout. Un homme qui n'est plus un jeune homme, — Robert a trente-neuf ans; — savant, — les voyageurs sont des savants; — célèbre, — Robert est célèbre comme diplomate; — un homme dont une femme serait fière. Il n'y a pas à s'y tromper.

LE DOCTEUR.

Non, madame, non.

LA BARONNE.

Et voici ce que j'ai lu à la dernière page, l'encre était encore fraiche : « Il m'a dit : Une jeune fille de vingt ans ne sait jamais ce que pense un homme de quarante. »

LE DOCTEUR, étonné.

Hein?

LA BARONNE.

Vous trouvez que c'est un peu vif? Ce n'est pas tout : « Je lui ai demandé pourquoi; il m'a répondu : Parce que c'est l'âge où nous devenons timides. »

LE DOCTEUR.

Il y a cela?

LA BARONNE.

Oui. Vous trouvez que Robert a été un peu loin? C'est l'âge où nous devenons timides. Et elle ajoute : « Je m'en

étais bien aperçue. » Pauvre enfant! Et comme elle le dépeint : Bon, gracieux, aimable.

LE DOCTEUR, saluant.

Ah!

LA BARONNE.

Spirituel.

LE DOCTEUR, modestement.

Oh!

LA BARONNE.

Elle refuse tous les partis, elle veut rester fille; elle l'aime, enfin. Que faire? Je ne peux pas jeter Adrienne à la tête de mon cousin.

LE DOCTEUR, vivement.

Non, madame, non, il ne le faut pas.

LA BARONNE.

J'ai trop de fierté pour cela. Que faire? Voici Robert! Ne le lui dites pas... devant moi.

LE DOCTEUR.

Non, madame. (A part.) Je ne peux pourtant pas lui crier : C'est moi, ce n'est que moi. Elle serait désolée. (Robert, ayant Adrienne à son bras, vient du salon bleu, toujours suivi de Briac.)

ROBERT, en entrant.

Je t'assure, Adrienne, que tu as l'air aussi préoccupée que Briac.

BRIAC.

Je ne suis pas préoccupé... au contraire.

ROBERT.

Vois le docteur, lui, au moins, il est radieux.

LE DOCTEUR.

Oui, oui, ce doit être aussi l'effet des fleurs et des lumières.

ROBERT.

A la bonne heure. Si j'osais, moi, je danserais encore comme un collégien.

LA BARONNE, avec intention.

Mais, comme vous le dites si bien, Robert, quarante ans, c'est l'âge où les hommes deviennent timides.

ADRIENNE.

C'est monsieur Solem qui a dit cela.

LA BARONNE, stupéfaite.

Le docteur?

LE DOCTEUR.

Oui, madame.

LA BARONNE.

C'est vous?

LE DOCTEUR.

Vous ne me supposiez pas si spirituel?

ADRIENNE.

Vous avez lu! — Mais, ma mère, le docteur va être forcé de demander ma main.

LA BARONNE.

Venez, Adrienne! (Elle entraîne sa fille. Elles sortent par le fond.)

ROBERT, à Solem.

Qu'as-tu donc?

LE DOCTEUR.

Ce que j'ai? Ta nièce est un ange. (Il sort par le fond.)

ROBERT, riant.

Je m'en doutais.

L'HUISSIER.

Le vicomte Enguerrand de Grandlucé.

ROBERT.

Les salons se remplissent, et elle ne vient pas.

BRIAC.

Te voilà impatient.

ROBERT.

Impatient, oui; mais je suis calme, tu le vois bien.

BRIAC.

Oh! calme!

ROBERT.

Si elle allait ne pas venir!

BRIAC.

Oh! elle viendra. — Rentrons dans le bal.

ROBERT.

Non, non, je veux être ici quand elle arrivera, je la verrai le premier.

BRIAC.

On remarquera ton trouble.

ROBERT.

Sois tranquille. (Achille paraît au fond dans un groupe de jeunes gens.)

ACHILLE, saluant à droite et à gauche.

Bien, très-bien, mon père va bien.

BRIAC.

Voici M. de Beaubrland.

ROBERT.

Tant mieux, on ne s'occupera pas de moi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ACHILLE, ANATOLE.

ACHILLE, entrant.

Très-bien, mon père va bien. Ah! c'est ce cher comte. Vous faites superbement les choses, très-cher, votre fête est étourdissante. N'est-ce pas, Anatole? (Présentant Anatole.)

Anatole de Ferruzac, un de mes bons amis. (Robert salue et se retire par le fond, suivi de Briac. — On le voit, de temps en temps, reparaître pendant la scène suivante, dans la galerie, toujours préoccupé et devenant de plus en plus anxieux à chaque nom qu'on annonce. — Achille, s'avançant sur le devant de la scène suivi des cinq jeunes gens.) Voici un salon où l'on ne danse ni ne joue. C'est le purgatoire.

ANATOLE.

Des mots, toujours des mots.

ACHILLE, s'asseyant sur la borne, à droite.

Tu le trouves drôle, Anatole?

ANATOLE.

Étonnant. C'est un mot à replacer.

ACHILLE.

Chez mon père. Tu me flattes, je vous prends tous à témoins, Anatole me flatte.

ANATOLE, avec émotion.

Tu sais si je suis toujours sincère.

ACHILLE.

Non, non, tu es un vil flatteur.

ANATOLE, piqué.

Achille!

ACHILLE.

Quoi?

ANATOLE.

Mon amour-propre est blessé.

ACHILLE.

Sois tranquille, Anatole, il n'en mourra pas.

L'HUISSIER, annonçant.

Le baron et la baronne de Prignon.

ACHILLE, se dressant sur la pointe des pieds.

La petite baronne en rose... Elle est adorable. (A Anatole.)

Je plaisantais, Anatole, je sais que tu ne me flattes jamais. (Se rasseyant.) Seulement, depuis que je suis résolu à me marier, je me crois incapable de dire un mot drôle. Je deviens idiot par anticipation.

ANATOLE.

Charmant, charmant.

ACHILLE.

Subir un accident, ce n'est rien. Mais l'attendre, savoir que tel jour, à telle heure, on sera atteint d'une femme légitime.

ANATOLE.

Et chronique.

ACHILLE, riant.

Et chronique! — Anatole me souffle. — Car je me marie, mes très-chers. — Oh! le nom de la future est encore un mystère. — Je me marie sans rougir; je suis de l'école de mon père; je considère le mariage comme un devoir social. Nous sommes des privilégiés, Anatole, nous devons avoir des enfants. Moi, je serais désolé de n'être pas le fils de mon père, — c'est si commode.

ANATOLE.

Charmant, charmant.

L'HUISSIER.

M. Paul de Jolan.

ACHILLE, se levant.

Ah! Jolan, l'homme le plus spirituel de Paris.

ANATOLE.

Il ne dit jamais rien.

ACHILLE.

C'est ce qui a fait sa réputation. — (Allant vers la gauche.) Je voudrais bien voir le docteur.

ANATOLE, vivement.

A quoi bon? Puisque Aspasie va bien.

ACHILLE, s'arrêtant.

Comment le sais-tu?

ANATOLE, embarrassé.

Moi, je... j'ai rencontré sa femme de chambre.

ACHILLE.

Tu mens, Anatole.

ANATOLE.

Achille!

ACHILLE.

Tu veux me rassurer, Anatole.

ANATOLE.

Je te jure...

L'HUISSIER.

M. et madame de Morangis.

ACHILLE.

Oh! la jolie madame Morangis. (Écoutant.) Eh bien, et Mérindol? Où est donc Mérindol?

L'HUISSIER.

M. de Mérindol.

ACHILLE.

A la bonne heure! — (Il va vers le vestibule et rencontre le docteur.) Ah! le docteur. (Il le ramène en scène.) Eh bien, Aspasie?

LE DOCTEUR.

Aspasie est sauvée.

ACHILLE, avec effusion.

Ah! ce cher docteur, j'étais dans une inquiétude mortelle.

LE DOCTEUR.

Seulement, nous étions deux. (Anatole, inquiet, se rapproche du docteur.)

ACHILLE.

Deux médecins! quand je vous disais que ce serait grave!

LE DOCTEUR.

Oh! l'autre était...

ANATOLE, lui serrant la main.

Ne me trahissez pas.

LE DOCTEUR, stupéfait.

Hein! le monsieur à l'aile de perdrix!

ACHILLE, insistant.

L'autre était?...

LE DOCTEUR, regardant Anatole en souriant.

Un spécialiste.

ACHILLE.

Ah!

ANATOLE.

Pauvre jeune femme!

ACHILLE, le présentant.

Anatole de Ferruzac, un de mes bons amis.

LE DOCTEUR.

Je l'ai bien vu.

L'HUISSIER.

Le duc et la duchesse de Laurimas.

ACHILLE.

La petite duchesse et le grand duc ensemble! Ils ne se rencontrent que chez les autres. (Apercevant Robert qui entre en scène, toujours suivi de Briac.) J'espère, mon cher comte, que vous me ferez l'honneur d'assister à mon enterrement. Oh! ne vous alarmez pas; je veux dire, à l'enterrement de ma vie de garçon. — Lundi, au cabaret, vous trouverez là

d'aimables débauchés, célibataires déterminés comme vous, et quelques maris, des revenants.

L'HUISSIER.

Le marquis et la marquise de Léo.

ACHILLE, regardant.

La petite marquise en blanc. — Ravissante !

ANATOLE.

Ravissante !

L'HUISSIER.

Le duc de Valorbe; M. et mademoiselle Maubray. (Il se fait un grand mouvement. — Robert et Briac restent sur le devant à gauche, les jeunes gens remontent tous vers le fond à droite. — La baronne et Adrienne accourent du salon bleu.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA BARONNE, ADRIENNE, MAUBRAY, CHRISTIANE.

LA BARONNE, entrant, à Adrienne.

Il me semblait que nous n'avions pas invité la famille Maubray.

ADRIENNE.

Si, ma mère.

ROBERT, à Briac.

Elle vient à nous, elle vient à nous. (Maubray entre par la porte du vestibule. — Il passe, avec sa fille à son bras, devant les jeunes gens qui le saluent, va droit à Robert et s'arrête en face de lui.)

MAUBRAY.

Monsieur de Noja, voulez-vous me permettre de vous présenter ma fille ?

ADRIENNE, à Christiane.

On danse déjà.

CHRISTIANE.

Oh! ce n'est pas moi qu'il faut gronder, si nous sommes en retard; c'est mon père.

LA BARONNE.

Vous me confiez Christiane, n'est-ce pas? Je lui ai réservé une place à côté de mesdemoiselles de Messac. Je veillerai sur elle comme sur Adrienne.

MAUBRAY.

Je vous en remercie, madame, je n'ai aucune inquiétude. (Christiane quitte son bras; il se rapproche de Robert.) Nous nous étions déjà vus, monsieur le comte, il y a bien longtemps; vous l'avez sans doute oublié.

ROBERT, contenant son émotion.

Non, monsieur, je ne l'ai pas oublié.

LA BARONNE.

Vous trouverez des tables de whist, monsieur Maubray.

MAUBRAY.

Vous connaissez mes faiblesses. (Au docteur qui s'avance pour le saluer.) Jouez-vous au whist, docteur?

LE DOCTEUR.

Jouer contre un des favoris de la fortune! ce serait de l'audace.

MAUBRAY.

La fortune est femme : elle aime les audacieux.

LE DOCTEUR.

Qui ne la respectent pas? J'essayerai. (Ils passent devant Robert et sortent lentement par le fond.)

BRIAC, à part.

Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines. (Christiane s'est assise avec Adrienne sur le canapé à droite. Elle est entourée des jeunes gens qui s'inscrivent pour danser. — La baronne, debout près de la borne, les regarde.)

ACHILLE, à Christiane.

Mademoiselle, permettez-moi de m'inscrire pour le prochain quadrille. (Présentant ses amis.) Anatole de Ferruzac, un de mes bons amis; Gérard de Cavan, un de mes bons amis; Enguerrand de Grandlucé, un de mes bons amis.

LA BARONNE.

Comme on l'entoure! — Monsieur de Cavan, voulez-vous me conduire à madame votre mère, que je n'ai pas encore saluée?

CAVAN, lui offrant son bras.

Très-volontiers, madame.

LA BARONNE.

Vous allez danser, Adrienne?

ADRIENNE, sortant du groupe.

Oui, ma mère; mais mon danseur est là, c'est M. de Briac. (La baronne sort par le fond.)

CHRISTIANE, toujours assise.

M. de Grandlucé, le neuvième quadrille. (Riant.) Je vais m'y perdre.

ACHILLE.

Grandlucé est favori. J'intercède pour Anatole.

ADRIENNE.

Messieurs, je crois qu'on joue la ritournelle, n'oubliez pas vos danseuses.

ACHILLE.

Mille grâces, mademoiselle. (Ils sortent tous par le fond comme une volée d'oiseaux.)

ADRIENNE, riant.

Je t'en débarrasse.

CHRISTIANE.

Merci.

SCÈNE IX.

BRIAC, ROBERT, CHRISTIANE, ADRIENNE.

Christiane et Adrienne sont assises sur le canapé à droite. — Robert et Briac sont au fond à gauche, près de la porte du salon bleu.

ROBERT, à Briac qui veut l'emmener.

Elle est là, seule, avec Adrienne, je pourrais lui parler.

BRIAC.

Je te le défends, je l'emmènerais plutôt.

ROBERT.

Mais l'entendre, l'entendre, seulement.

ADRIENNE, à part, à Christiane.

Tu n'as pas promis cette valse?

CHRISTIANE.

Oh! non, je l'ai réservée pour Henry.

ADRIENNE.

Il n'est pas encore arrivé.

CHRISTIANE.

S'il ne venait pas?

ADRIENNE.

Es-tu folle?

BRIAC, voulant entraîner Robert, qui ne quitte pas Christiane des yeux.

Tu ne peux pas rester ici.

ADRIENNE.

Mon oncle!

ROBERT, avec joie.

Adrienne m'appelle. Tu vois, Adrienne m'appelle. (Adrienne est allée à lui, laissant Christiane seule.)

ADRIENNE, bas.

Est-ce que les messieurs de Kerhuon vous ont écrit qu'ils ne viendraient pas?

ROBERT.

Au contraire.

ADRIENNE.

Ah! — Eh bien, comment trouvez-vous Christiane?

ROBERT.

Adorable.

ADRIENNE.

Que vous me faites plaisir de me dire cela! Mais elle est encore bien plus jolie quand elle est gaie. Je vais la rendre gaie, regardez. (Elle court à Christiane.) Il a accepté notre invitation.

CHRISTIANE, avec joie.

Ah! (Adrienne fait signe de la tête à Robert en la lui montrant — Elles sont levées toutes les deux et se rapprochent du milieu de la scène.)

ADRIENNE.

A la bonne heure, voilà ton joli sourire qui reparaît. Sais-tu que mon oncle te trouve adorable?

CHRISTIANE.

Vraiment! Je ne m'explique pas pourquoi, mais M. de Noja m'intimide.

ADRIENNE, gaiement.

Nous allons le chasser. — Mon oncle, vous intimidez Christiane.

CHRISTIANE, avec reproche.

Adrienne!

ROBERT, se rapprochant vivement.

Moi, mademoiselle?

BRIAC, passant entre Christiane et lui[1].

Oui, toi, tu as un air grave qui intimide les jeunes filles. Pourquoi rester dans ce salon? Viens.

1. Robert, Briac, Adrienne, Christiane

CHRISTIANE.

Excusez-moi, monsieur.

ROBERT, bas, à Briac.

Elle me parle, elle m'a parlé.

CHRISTIANE.

Vous ne devriez pas m'intimider, puisque vous êtes le parent de ma chère Adrienne.

BRIAC.

Ce n'est pas une raison, au contraire.

CHRISTIANE, se rapprochant de Briac[1].

Qu'avez-vous donc, monsieur de Briac ?

BRIAC.

Rien, mademoiselle.

CHRISTIANE.

Mademoiselle! vous m'appelez mademoiselle! vous m'en voulez donc ?

BRIAC.

Moi, je... non, non.

CHRISTIANE, à Robert.

C'est que M. de Briac est un vieil ami pour moi.

ROBERT.

Ah!

BRIAC.

Un ami, un ami...

CHRISTIANE.

Il m'aime comme sa fille.

BRIAC.

Non, mademoiselle, non.

1. Robert, Briac, Christiane, Adrienne.

CHRISTIANE.

Et je vous le rends bien, allez.

BRIAC, à part.

Il va être jaloux de moi, à présent.

CHRISTIANE.

Il me boude un peu ce soir, et il a bien tort.

BRIAC.

Vous vous imaginez que je boude.

CHRISTIANE.

Vous êtes encore fâché parce que je n'ai pas voulu changer de coiffure.

ROBERT.

Briac n'aime pas cette coiffure?

CHRISTIANE.

Et savez-vous pourquoi?

BRIAC, voulant l'arrêter.

Christiane!

CHRISTIANE.

Parce que, ainsi, je ressemble à ma mère.

ROBERT.

C'est vrai, c'est vrai.

CHRISTIANE, étonnée.

Vous avez vu ma mère?

ROBERT.

Oui, mademoiselle.

CHRISTIANE, allant à lui[1].

Oh! mais alors vous ne m'intimidez plus.

1. Robert, Christiane, Briac, Adrienne.

ADRIENNE, qui avait remonté un peu.

Monsieur de Briac!

BRIAC.

Mademoiselle!

ADRIENNE.

Vous n'entendez pas?

BRIAC.

Quoi?

ADRIENNE.

La valse que je vous dois.

BRIAC.

Ah! oui, oui. — Vous êtes invitée aussi, Christiane?

CHRISTIANE.

Non, je ne valserai pas. (A Robert.) Voulez-vous me donner votre bras, pour me conduire à ma place?

ROBERT, offrant son bras.

De grand cœur.

ADRIENNE.

Monsieur de Briac, à quoi pensez-vous donc?

BRIAC.

Moi, je suis tout à la valse, valsons.

ADRIENNE, riant.

Pas ici. (Briac offre son bras à Adrienne; ils sortent par le fond. — Robert et Christiane les suivent, mais ils s'arrêtent dans la galerie et redescendent en scène.)

SCÈNE X.

ROBERT, CHRISTIANE.

CHRISTIANE.

Vous trouvez que je ressemble à ma mère?

ROBERT.

Elle avait votre regard, votre voix, votre voix à ce point que je crois l'entendre.

CHRISTIANE.

Je suis tout émue de songer que vous avez parlé à ma mère, et que vous êtes là, et que je vous regarde comme elle vous regardait. Mais je suis bien heureuse.

ROBERT

Je le suis aussi, moi, je ne vous le disais pas tout à l'heure, je suis bien heureux. (Elle le regarde avec étonnement.) C'est ma jeunesse que je revois, ce sont mes vingt ans, ce sont toutes les joies de mon enfance. J'ai presque été élevé avec votre mère, et je l'ai vue à son premier bal aussi, belle comme vous, heureuse comme vous.

CHRISTIANE, s'asseyant sur la borne, en face du public.

Puisque vous êtes en relation avec mon père, vous viendrez nous voir souvent.

ROBERT.

Oui, souvent.

CHRISTIANE.

Vous me parlerez de ma mère. On ne me parle jamais d'elle.

ROBERT, s'asseyant sur la borne à droite.

Ah!

CHRISTIANE.

Mon père ne prononce jamais son nom. Monsieur de Briac, lui, n'ose pas.

ROBERT.

Pourquoi? Vous n'avez pas connu votre mère : il faut bien vous dire que vous pouvez la nommer avec orgueil. Soyez fière d'être sa fille; elle serait si fière de vous, elle!

CHRISTIANE.

Vous me raconterez tout ce que vous vous rappellerez d'elle; vous me direz quels étaient ses goûts, ses préférences, comment elle se mettait, ce qu'elle faisait, ce qu'elle disait, ce qu'elle aimait. Que de questions j'ai à vous adresser! — A-t-elle été heureuse?

ROBERT.

Elle a beaucoup souffert.

CHRISTIANE.

Je l'avais deviné. (Presque bas.) Si vous saviez comme je l'aime!

ROBERT.

Oui, aimez la bien. Tous ceux qui l'approchaient l'aimaient comme on vous aime.

CHRISTIANE.

Elle était bonne, n'est-ce pas?

ROBERT.

Bonne comme vous; comme vous elle avait cette pitié, la meilleure de toutes, la pitié pour ceux qu'on dédaigne et qu'on repousse. Un jour, — elle avait votre âge, — on racontait devant elle qu'un enfant abandonné, dont le père avait commis je ne sais quel crime, errait dans la campagne, poursuivi, maltraité, chassé de partout. Elle s'est levée sans prononcer une parole, elle est sortie seule, suivie d'un domestique, et, deux heures après, elle revenait triomphante, avec le pauvre petit orphelin tout habillé de neuf, les mains pleines de friandises, riant, pleurant, étourdi, confus, et cachant son visage dans les plis de sa robe.

CHRISTIANE.

Comme elle devait être contente!

ROBERT.

Elle avait fait pour cet enfant ce que vous faisiez hier pour un vieillard.

CHRISTIANE.

Ah! vous savez? — Moi, c'était si simple!

ROBERT.

Oui, je sais, je sais. — On m'a raconté de vous tant de choses charmantes depuis deux jours!

CHRISTIANE.

Adrienne et monsieur de Briac? Ils me gâtent tous les deux.

ROBERT.

Oh! ce n'est pas eux seulement.

CHRISTIANE.

D'autres encore?

ROBERT.

Oui. (La regardant.) Henry de Kerhuon.

CHRISTIANE, se levant.

Ah!

ROBERT.

Je l'ai vu ce matin, nos deux familles ont toujours été étroitement unies, et la terre de Noja est voisine du château de Kerhuon.

CHRISTIANE.

Je le sais.

ROBERT, se levant aussi.

Vous le savez?

CHRISTIANE.

Moi aussi, j'avais souvent entendu prononcer votre nom. M. Henry de Kerhuon vous connaissait par un de ses amis, qu'il vous avait adressé à Lima.

ROBERT.

Il vous a parlé de moi?

CHRISTIANE.

Avec enthousiasme, et c'est un peu cela qui m'intimidait tout à l'heure.

ROBERT.

Il a été bien bon de vous parler de moi; mais je crois que je l'en ai récompensé.

CHRISTIANE.

Vous?

ROBERT.

Je lui ai annoncé que vous seriez au bal ce soir.

CHRISTIANE.

Vous le lui avez dit?

ROBERT.

Il n'a pas su me cacher sa joie.

CHRISTIANE.

Et il n'est pas ici!

ROBERT, *vivement.*

Il viendra, rien au monde ne l'empêcherait de venir. (*S'asseyant.*) Vous ne lui en voudrez pas de s'être trahi devant moi?

CHRISTIANE.

Est-ce que je ne me trahis pas aussi, moi?

ROBERT.

Oh! n'en rougissez pas.

CHRISTIANE.

Je rougis quelquefois de ce que je dis, jamais de ce que je pense. (*S'asseyant.*) Il me semble que j'avouerais devant le monde entier... et pourtant je n'en avais encore parlé qu'à Adrienne.

ROBERT.

Ah! M. Maubray?...

CHRISTIANE.

Mon père ne sait rien.— J'attends qu'on lui demande ma main. — Je lui confierai tout, alors.

ROBERT.

Il ne peut qu'approuver votre choix.

CHRISTIANE.

S'il ne l'approuvait pas? — Vous me faites peur.

ROBERT.

Quel père ne serait heureux de donner sa fille à Henry de Kerhuon?

CHRISTIANE.

C'est que toute ma vie est là, maintenant.

ROBERT, se levant.

C'est moi qui vous attriste. Qu'auriez-vous à redouter? Qu'auriez-vous à désirer? N'avez-vous pas tout ce que peut envier une jeune fille? Est-ce que la vie n'est pas douce pour vous? Chassez toute inquiétude; je ne veux pas que vous soyez triste chez moi.

SCÈNE XI.

ROBERT, LE MARQUIS, CHRISTIANE, ADRIENNE.

ADRIENNE, accourant.

J'ai entendu annoncer le marquis de Kerhuon, et j'accours.

CHRISTIANE, regardant.

Il est seul!

ROBERT[1].

Henry le suit, sans doute.

CHRISTIANE.

Non, non, il est seul; je l'ai bien vu, allez.

ADRIENNE.

Il va dire à mon oncle que son fils le suit. (Christiane fait un signe de doute; elle prend le bras d'Adrienne, et elles disparaissent par le salon bleu, pendant que le marquis entre par la galerie. Robert va au-devant de lui.)

LE MARQUIS, allant à Robert.

Je regrette beaucoup, monsieur de Noja, de ne pas

1. Adrienne, Christiane, Robert.

m'être trouvé chez moi aujourd'hui. J'avais pour votre père l'affection la plus sincère. Je vous ai connu enfant, je vous ai connu à vingt ans, je ne vous ai jamais perdu de vue, en souvenir de mon vieil ami, et ce n'est pas un indifférent que vous recevez.

ROBERT, *ému.*

Monsieur le marquis, mon père m'a légué de précieuses amitiés; mais je n'avais jamais si bien compris ce que vaut le nom que je porte. (*Ils descendent tous deux à gauche; Robert offre au marquis le fauteuil qui est à droite de la table, et s'assied lui-même à gauche.*)

LE MARQUIS.

Mon fils a été plus heureux que moi ce matin; il m'a beaucoup parlé de vous, et je vous prie de me pardonner ce soir si je viens seul.

ROBERT.

Il ne viendra pas?

LE MARQUIS.

C'est un motif sérieux qui le retient.

ROBERT.

Il a un motif?

LE MARQUIS.

Je vous le donnerai bien franchement. Henry se serait trouvé chez vous avec une jeune personne qu'il ne doit pas revoir sans y être autorisé par moi.

ROBERT.

Ah!

LE MARQUIS.

Et, comme il me trouvait bien sévère, il m'a fait promettre en partant... — Excusez-le, vous lui avez inspiré la plus vive sympathie.

ROBERT, *vivement.*

Celle que je ressens pour lui n'est pas moins vive.

LE MARQUIS.

Il m'a fait promettre de vous consulter.

ROBERT.

Moi?

LE MARQUIS.

Je le ferai de grand cœur. — J'aime beaucoup mon fils. Si vous étiez père, je vous dirais qu'il est mon orgueil. Henry a l'esprit droit, le cœur ferme et loyal. Il a ce qui manque aux hommes du jour, le caractère. Il m'accuse en ce moment; il me suppose dominé par les préjugés d'autrefois; il me reproche des idées que je n'ai pas. Je sais, comme lui, qu'il y a mieux qu'un grand nom, c'est un nom sans tache. Henri voudrait épouser mademoiselle Maubray.

ROBERT.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Je crois mademoiselle Maubray digne de mon fils, puisque mon fils l'aime. — Mais le père?

ROBERT.

Le père?

LE MARQUIS.

Vous le connaissez; un de vos amis, M. de Briac, a des intérêts dans sa maison. Je ne vous demande pas quelle est sa fortune; j'aurais vu sans regret mon fils prendre une jeune fille pauvre. Mais je voudrais savoir ce qu'il faut penser de cette fortune.

ROBERT.

Ce qu'il faut en penser?

LE MARQUIS.

Je vis un peu en sauvage, retiré dans ma province; je ne sais rien du monde des affaires; je n'ai aucune idée des façons nouvelles de s'enrichir. Je trouve seulement que l'argent a pris beaucoup d'importance, et qu'on a de bien grands égards pour l'habileté. Vous êtes plus jeune

que moi, moins arriéré, plus mêlé aux choses du temps. Si vous aviez un fils, lui permettriez-vous d'épouser la fille de M. Maubray?

ROBERT.

M. Maubray est un grand financier. Je suis depuis trop peu de temps à Paris pour juger ses entreprises; mais cette puissance du crédit a sa grandeur.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas bien exigeant. M. Maubray est-il un honnête homme?

ROBERT.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Vous le croyez? (A ce moment, Christiane et Adrienne passent lentement dans la galerie, regardant, inquiètes, du côté de Robert.)

ROBERT, apercevant Christiane.

J'en suis sûr. (Les jeunes filles disparaissent.)

LE MARQUIS, se levant.

J'ai toute confiance en vous. Je ferai ce que vous, comte de Noja, vous feriez à ma place. Je l'ai promis à mon fils. Ne me répondez pas ce soir, ne vous hâtez pas. Informez-vous près de M. de Briac. Jugez vous-même. Je ne cherche qu'à céder : mon fils serait si heureux! (Au moment où le marquis salue Robert pour partir, Achille et Anatole paraissent à la porte du vestibule.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ACHILLE, ANATOLE, puis MAUBRAY.

ACHILLE, entrant avec Anatole, bas.

C'est le marquis de Kerhuon. — (Le marquis passe en le saluant légèrement et sort.) Il me boude un peu, le marquis, parce que

je suis son concurrent au conseil général. — (A Robert.) Excellent homme d'ailleurs, bon administrateur, très-généreux, adoré dans son pays, il a toutes les qualités. — Mais moi, j'ai un chemin de fer. — (A Anatole, en apercevant Christiane, qui paraît dans la galerie au bras de son père, avec Adrienne.) Je danse ce quadrille avec Mlle Maubray, tu me fais vis-à-vis, Anatole.

ANATOLE.

Ravi. (Achille va offrir son bras à Christiane, Anatole offre le sien à Adrienne.)

MAUBRAY, à Christiane.

Nous nous retirons après ce quadrille, Christiane. (Achille et Christiane, Anatole et Adrienne, disparaissent par la droite, dans la galerie.)

SCÈNE XIII.

ROBERT, MAUBRAY.

MAUBRAY, au fond, entrant en scène.

Voilà une fête, monsieur le comte, qui fera sensation. Vous avez conquis, en une nuit, cette célébrité si chère aux Parisiens.

ROBERT.

Ce n'est pas ce que je cherchais.

MAUBRAY, descendant à droite.

Ah ! Alors, vous aimez le monde pour lui-même. C'est rare aujourd'hui. Mais vous êtes resté jeune, vous, tandis que moi, j'ai beaucoup vieilli. On voit bien que vous avez été toujours heureux, tout vous a souri ; vous n'avez pas eu les soucis de la fortune, les joies anxieuses de la famille, les douleurs et les revers ; (Se rapprochant de Robert.) vous êtes seul.

ROBERT.

Oui, monsieur, je suis seul.

MAUBRAY[1].

Moi, j'ai une fille.

ROBERT.

Et vous devez être heureux ce soir du succès qu'elle obtient. Tout le monde l'admire. Je ne dis pas seulement ses amis, mais des étrangers. Ici même, à l'instant, le marquis de Kerhuon me parlait d'elle.

MAUBRAY.

De Christiane ?

ROBERT.

Son fils a rencontré mademoiselle Christiane aux Pyrénées, je crois, et ce souvenir ne s'est pas effacé. Vous connaissez, de réputation au moins, le marquis de Kerhuon. Eh bien, le fils vaut le père.

MAUBRAY.

Est-ce qu'on vous a chargé de demander la main de ma fille?

ROBERT.

Non, monsieur, non: je vous raconte ce qu'on me dit, un peu étourdiment peut-être. Il me semblait que cela devait flatter un père.

MAUBRAY.

Vous savez, comme moi, que ce mariage serait impossible.

ROBERT.

Impossible !

MAUBRAY.

Le fils du marquis de Kerhuon ne peut pas épouser la fille du banquier Maubray.

ROBERT.

Le marquis de Kerhuon n'a pas les préjugés que vous lui attribuez. Il lui suffit que le beau-père de son fils soit un honnête homme.

1. Robert, Maubray.

MAUBRAY.

Et vous répondriez de moi?

ROBERT.

Oui.

MAUBRAY.

Eh bien, monsieur le comte, vous le regretteriez demain.

ROBERT.

Pourquoi?

MAUBRAY.

Parce que demain vous aurez à me poursuivre.

ROBERT.

Que voulez-vous dire?

MAUBRAY.

Vous avez commencé une procédure contre M. de Senoncourt?

ROBERT.

Oui, M. de Senoncourt est un...

MAUBRAY, l'interrompant.

Attendez le jugement, monsieur le comte. — Senoncourt n'est pas sérieux, Senoncourt n'existe pas, Senoncourt c'est moi.

ROBERT, interdit.

C'est vous!

MAUBRAY.

C'est moi que vous allez ruiner, monsieur le comte; et, si vous aviez à me reprocher quelquefois un peu de froideur, n'en soyez pas surpris : en voilà la cause.

ROBERT.

Que faudrait-il pour vous sauver?

MAUBRAY.

Je ne veux pas être sauvé. Les gens qu'on sauve sont perdus.

ROBERT, allant à lui.

Dites-moi ce que vous voulez.

MAUBRAY.

Ce que je veux? mais je veux que vous fassiez votre devoir et que vous suiviez les inspirations de votre conscience. Vous ne supposez pas que je vous demande grâce. Il serait un peu tard, d'ailleurs. Votre rapport a déjà été annoncé au ministre.

ROBERT.

Par qui?

MAUBRAY.

Par moi.

ROBERT.

Comment?

MAUBRAY.

J'ai hâte d'être jugé, puisque je suis accusé.

ROBERT.

Jugé! mais votre nom sortirait flétri de ces débats.

MAUBRAY.

Que vous importe mon nom?

ROBERT.

Votre honneur serait atteint.

MAUBRAY.

Que vous fait mon honneur? Je mets mon honneur au-dessus de pareilles atteintes. — Je n'ai jamais fait dans ma vie que ce que je croyais devoir faire. Mais la morale varie un peu, selon les milieux où l'on se trouve. Dans votre monde, on ne tourne pas le dos à un gentilhomme qui a tué son ami, s'il l'a tué dans un duel, le plus inégal des combats. On ne refuse pas sa main à l'homme qui a séduit une jeune fille, à celui qui a trompé un mari. Tout cela s'appelle bien des succès, si je ne me trompe. — Eh bien, nous, nous appelons aussi succès toutes les opérations qui

réussissent. Et nous ne nous trouvons pas déshonorés par celles qui échouent. Vous voyez que votre monde et le mien ne pourront jamais s'entendre. (Achille entre avec Christiane, qu'il ramène à son père.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BEAUBRIAND, CHRISTIANE, puis BRIAC.

BEAUBRIAND.

Le quadrille est fini. (Il quitte le bras de Christiane et va dans le vestibule parler à un domestique qui lui apporte la sortie de bal de Christiane.)

MAUBRAY.

Christiane, voulez-vous remercier M. de Noja du plaisir que nous lui devons ce soir?

CHRISTIANE.

Oh! de grand cœur. (Avec émotion.) Monsieur de Noja a été bien bon pour moi.

MAUBRAY, étonné.

Ah!

ROBERT, embarrassé.

Mademoiselle!

MAUBRAY.

Je vous en remercie, monsieur, et, puisque vous daignez témoigner quelque intérêt à ma fille, sans la connaître, — je vais vous annoncer une bonne nouvelle : Christiane épouse M. Achille de Beaubriand.

CHRISTIANE.

Moi?

ROBERT.

Elle!

BEAUBRIAND, revenant avec la sortie de bal sans avoir rien entendu.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

CHRISTIANE, faisant un effort sur elle-même.

Bien, monsieur. Partons, mon père. (Christiane se soutient à peine. — Maubray la recouvre de sa sortie de bal. — Ils se dirigent vers la porte. — Pendant ce temps, Briac arrive joyeux du salon bleu et va à Robert.)

BRIAC.

Allons! tout s'est bien passé. Maintenant...

ROBERT, avec désespoir.

Maintenant, il faut que je sauve ma fille! (Maubray s'arrête près de la porte. — Il salue Robert, qui reste atterré. Briac est stupéfait.)

ACTE QUATRIÈME

CHEZ ROBERT.

Un salon. — Cheminée au fond. — Entrée à droite de la cheminée. — Porte conduisant à la bibliothèque à gauche. — Appartement de Robert à droite. — A gauche une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIAC, puis HENRIETTE.

Briac est assis près de la table, prenant des livres, les quittant, regardant la porte et donnant tous les signes de la plus vive inquiétude.

BRIAC, se levant.

Où est-il? Que fait-il? (Avec une fureur comique.) Oh! comme je triompherais s'il n'était pas si cruel d'avoir raison! On bafoue les préjugés, on se moque des lois, on dédaigne la morale des petites gens, — qui est un peu bornée, n'aimer que sa femme et ne nuire à personne; — on trouve joli de fuir les sentiers battus et de se jeter à travers champs. Mais après!... après!... (La porte d'entrée s'ouvre et Henriette, la femme de chambre de Christiane, en toilette de ville, entre timidement.)

BRIAC, étonné.

Henriette!

HENRIETTE.

Oui, monsieur, c'est moi; je cherche mademoiselle de Jublains.

BRIAC, vivement.

Elle n'est pas ici.

HENRIETTE.

On m'avait dit que je la trouverais peut-être chez son oncle.

BRIAC.

On s'est trompé.

HENRIETTE, descendant[1].

Je le vois bien; mais, quand j'ai appris que monsieur attendait M. de Noja et qu'il était seul, je me suis permis d'entrer.

BRIAC.

Christiane n'est pas plus souffrante?

HENRIETTE.

Mademoiselle est calme maintenant, mais c'est encore plus triste.

BRIAC.

Vous pleurez! Ne pleurez pas, ne pleurez pas ici.

HENRIETTE.

Monsieur n'a pas vu le docteur Solem?

BRIAC.

Non.

HENRIETTE.

Alors monsieur ne sait pas ce qu'il pense.

BRIAC.

Je sais qu'il suffit d'un rien pour abattre Christiane et qu'un rien la relève.

HENRIETTE.

C'est que le docteur Solem est venu deux fois ce matin.

BRIAC.

Il demeure si près!

1. Briac, Henriette.

HENRIETTE.

Et je l'ai suivi dans l'escalier; il avait l'air bien triste.

BRIAC.

Les médecins ont toujours l'air triste quand on les regarde. Vous exagérez.

HENRIETTE.

Oh! non, monsieur, non; mademoiselle était si gaie hier!

BRIAC.

Je le sais.

HENRIETTE.

Mais en rentrant, elle a perdu connaissance; elle était pâle et glacée. Je ne sais ce que lui a dit M. Maubray.

BRIAC.

Rien, sans doute; ce sont les émotions d'un premier bal, la chaleur, l'air froid.

HENRIETTE.

Si vous l'aviez vue!...

BRIAC.

Ne pleurez pas. — Vous cherchez mademoiselle Adrienne?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, mademoiselle n'a plus qu'un désir, elle n'a plus qu'une pensée; elle veut voir son amie mademoiselle de Jubiains.

BRIAC.

Il faut absolument la trouver.

HENRIETTE.

Oh! je ne rentrerai pas sans elle.

BRIAC.

Alors, hâtez-vous.

HENRIETTE.

Monsieur pense bien que je ne perds pas de temps.

BRIAC, vivement.

Retournez chez madame de Jublains.

HENRIETTE.

J'y vais.

BRIAC, vivement.

On vient. Allez, Henriette... (La poussant vers la porte de la bibliothèque.) Par ici, allez vite! (Il referme vivement la porte au moment où Robert entre à droite.)

SCÈNE II.

ROBERT, BRIAC.

ROBERT.

Briac! (Allant vivement à lui.) Tu n'as rien à m'apprendre?

BRIAC.

Rien, je suis entré en passant.

ROBERT.

Tu n'as pas vu Christiane ce matin?

BRIAC.

Non.

ROBERT.

Tu n'as pas eu de ses nouvelles?

BRIAC.

Si, si.

ROBERT.

Tu ne sais pas que le docteur Solem a été appelé?

BRIAC.

Elle s'est trouvée fatiguée un instant.

ROBERT.

Ah !

BRIAC.

Voilà tout.

ROBERT.

On t'a dit cela?

BRIAC.

J'ai rencontré Maubray.

ROBERT.

Il n'était pas inquiet?

BRIAC.

Inquiet? non, certes... mais une jeune fille n'apprend pas qu'on la marie sans un peu de trouble.

ROBERT.

M. Achille de Beaubriand épouse mademoiselle Christiane Maubray ! — On m'a fait part de ce mariage, et je n'ai rien dit, je ne pouvais rien dire. — Cela ne me regarde pas.

BRIAC.

Non, cela ne te regarde pas, non.

ROBERT.

Il faut à ce Maubray l'appui d'un ministre, et il donne sa fille à Achille de Beaubriand.

BRIAC.

Ce n'est pas cela, je connais ses motifs.

ROBERT.

Beaubriand! l'arlequin du baron de Folny! le protecteur ridicule de Clorinde! l'ami grotesque d'Anatole!

BRIAC.

Grotesque, si tu veux; mais toutes les mères en raffolent, et madame de Jublains, ta cousine, elle-même...

ROBERT, *sans l'écouter.*

On ne demande pas à cette enfant si elle a fait un choix, on la marie comme on a marié sa mère. Et pourtant ce devrait être un bien grand bonheur pour un père de chercher les confidences de sa fille, de lire dans ses yeux la pureté d'un amour qui se trahit, d'attirer sur ses lèvres le nom qu'elle n'ose prononcer, et de lui dire : Je te le donne! — et d'être ému de son émotion, d'être joyeux de sa joie! (*Il va s'asseoir à droite de la cheminée.*)

BRIAC.

Cela ne se passe pas ainsi dans la réalité; il y a les convenances, les considérations et le reste. On n'est pas sur terre pour vivre heureux; on y est pour vivre en société, — ce qui est déjà assez difficile.

ROBERT.

Tu cherches à dissimuler, tu n'as pas le courage de ce que tu penses; on supposerait que tu approuves ce mariage.

BRIAC.

Je n'approuve ni ne désapprouve, je n'y peux rien.

ROBERT.

Cependant elle aime Henry de Kerhuon.

BRIAC.

C'est un malheur de plus.

ROBERT.

Oui, un malheur de plus. Le marquis m'a demandé hier ce qu'il fallait penser du banquier Maubray.

BRIAC.

Qu'as-tu répondu?

ROBERT.

J'ai menti.

BRIAC.

Robert!

ROBERT.

J'ai menti.

BRIAC.

Non, tu n'as pas menti.

ROBERT.

Est-ce que j'oserais répondre aujourd'hui que Maubray est un honnête homme?

BRIAC.

Tu le pourrais.

ROBERT.

Est-ce qu'il n'est pas compromis dans l'affaire des mines?

BRIAC.

Cela ne prouve rien.

ROBERT, *se levant.*

Est-ce que ce n'est pas lui que j'atteins en frappant Senoncourt?

BRIAC.

Il se croit responsable, il veut couvrir Senoncourt, il a raison.

ROBERT.

Est-ce qu'il n'a pas tenté, hier encore, la plus audacieuse des spéculations? est-ce qu'il ne voulait pas accaparer toutes les actions?

BRIAC.

Je les accaparais aussi, moi.

ROBERT, *allant vers la table.*

Est-ce qu'il pourra les revendre en pleine hausse comme il l'espérait? (*Montrant un dossier sur la table.*) Si les pièces que j'ai là étaient connues, les cours seraient écrasés en une heure. Elles sont accablantes, et voilà ce que je reçois. (*Il lui tend une dépêche.*)

BRIAC, *la prenant.*

Du ministère?

ROBERT.

Lis.

BRIAC, lisant.

« Mon cher comte, le ministre apprend que vous avez « commencé une instruction au sujet de la société Senon- « court. Il désire avoir communication du dossier. » C'est un ordre.

ROBERT.

Un ordre.

BRIAC.

Il faut envoyer ce dossier le plus tôt possible.

ROBERT, debout devant la table, feuilletant le dossier.

Je l'enverrai. Mais, avant, je te prie de le revoir, de bien examiner les pièces; j'ai peur à présent d'avoir exagéré les faits; je me demande si je ne suis pas trop sévère, si des hommes du métier ne jugeraient pas autrement que moi.

BRIAC.

Certes, ils jugeraient autrement. Pour nous autres, gens de finance, Senoncourt n'a été que léger. On m'a admirablement expliqué l'affaire. Il n'a été que léger. (Avec importance.) Je verrai ce dossier.

ROBERT.

Si tu trouves des faits à atténuer ou à supprimer, je te laisse libre.

BRIAC.

Parfaitement.

ROBERT.

La fortune et l'honneur de cet homme sont en mes mains.

BRIAC.

Sa fortune, peut-être, — son honneur, non. On ne me fera jamais admettre que j'ai vécu pendant dix-sept ans avec un malhonnête homme sans m'en apercevoir; ce serait trop bête. Il sera ruiné, soit. Il lui restera du moins

ce que je possède. Je n'ai pas d'enfants, moi. — Et d'ailleurs on s'accoutume très-bien à vivre pauvre.

ROBERT, allant à lui.

Mais Christiane!

BRIAC.

Ah! Christiane...

LE VALET, entrant.

Le docteur Soiem sera ici dans un moment.

ROBERT, qui s'est vivement rapproché de la porte.

C'est bien.

BRIAC, étonné [1].

Tu fais demander Soiem?

ROBERT.

Oui.

BRIAC.

Pourquoi?

ROBERT.

Pour le consulter.

BRIAC.

Tu veux lui parler de Christiane?

ROBERT.

Je veux avoir de ses nouvelles.

BRIAC.

Dans quel but?

ROBERT, allant à lui vivement.

Christiane est plus malade que tu ne le dis.

BRIAC, troublé.

Non, non, je t'assure.

ROBERT.

Christiane est en danger.

1. Briac, Robert.

BRIAC.

Es-tu fou? est-ce que je serais ici?

ROBERT, après l'avoir regardé.

Tu ne me dirais jamais la vérité, toi[1].

BRIAC.

Que pensera le docteur?

ROBERT.

Je lui parlerai d'elle comme on parle d'une enfant de dix-sept ans, qu'on ne connait pas. C'est pour moi qu'il vient.

BRIAC.

Tu me permettras du moins d'être là.

ROBERT, vivement.

Non, je veux être seul.

BRIAC.

Cependant...

ROBERT.

Sois tranquille. (On annonce le docteur Solem.)

BRIAC.

Ah!

LE DOCTEUR, entrant gaiement.

Bonjour, Briac. Eh bien, Robert, tu me fais appeler. Tu es donc souffrant?

ROBERT, s'efforçant de sourire.

Oui, docteur, oui, je suis un peu souffrant.

LE DOCTEUR.

Bah!

ROBERT, prenant le dossier qui est resté sur la table et le donnant à Briac.

Et voilà cet infortuné Briac obligé de faire pour moi un travail dont je suis incapable. Tu le lui permets?

1. Robert, Briac.

LE DOCTEUR.

Je le lui ordonne.

BRIAC.

J'obéis.

ROBERT.

Merci.

BRIAC, regardant le docteur.

Tu es gai, docteur. (En sortant.) Le docteur est gai, c'est bon signe. (Il sort par la droite.)

SCÈNE III.

ROBERT, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, l'examinant.

Voyons! (Gaiement.) Je réponds de toi. (Tout en causant, il va poser son chapeau près de la cheminée.) Tu sais que je vais demander la main de ta nièce?

ROBERT.

Oui.

LE DOCTEUR.

Tu ne ris pas? Eh bien, Robert, je suis amoureux comme on l'est à quarante ans et heureux comme on l'est à vingt. — Seulement, depuis que mademoiselle de Jubiains m'aime, elle m'intimide encore davantage. Je n'oserai jamais être son mari.

ROBERT.

Tu t'y feras. — As-tu beaucoup de malades?

LE DOCTEUR, ôtant ses gants, devant la cheminée[1].

Oui, beaucoup, merci; du brouillard et du froid! C'est un temps excellent, — pour les médecins.

1. Robert, le docteur.

ROBERT.

Tu as fait de nombreuses visites ce matin?

LE DOCTEUR.

Trente-deux.

ROBERT.

C'est énorme.

LE DOCTEUR.

Non.

ROBERT.

As-tu été appelé pour des indispositions sérieuses?

LE DOCTEUR.

Oui, oui, j'ai quelques cas intéressants.

ROBERT, redescendant vers la table.

On racontait tout à l'heure qu'une de mes danseuses d'hier s'était trouvée fatiguée.

LE DOCTEUR, descendant aussi.

Qui donc?

ROBERT.

Mademoiselle Maubray!

LE DOCTEUR.

Ah! oui, pauvre jeune fille! (Il s'assied à droite de la table.)

ROBERT, s'asseyant, à gauche, en face de lui.

C'est donc grave?

LE DOCTEUR.

Oui. — (Robert porte la main à ses yeux.) Ressens-tu des maux de tête?

ROBERT.

Moi? Quelquefois. — Brlac a rencontré M. Maubray, qui ne paraissait pas inquiet.

LE DOCTEUR, tenant la main de Robert.

Il est des choses qu'on ne peut pas dire à un père.

ROBERT.

Ah!

LE DOCTEUR, le regardant.

Tu as un peu de fièvre. C'est un léger regain que tu rapportes des tropiques, avec tes millions.

ROBERT.

Tu n'oses pas dire la vérité au père? Il est donc bien sensible!

LE DOCTEUR.

Lui? Oh! mon Dieu, non, et si sa fille lui ressemblait, je répondrais bien de sa vie.

ROBERT, se levant.

Et tu n'en réponds pas?

LE DOCTEUR.

Non.

ROBERT.

Et tu condamnes ainsi d'un mot une enfant de dix-sept ans, que tu as vue hier au bal, chez moi, belle, souriante, épanouie?

LE DOCTEUR.

Qu'y puis-je? — Tu n'as pas de plume?

ROBERT, lui en donnant une.

C'est un terrible état que le tien. Tu es assez habile pour découvrir la mort sous cette apparence de vie, et tu ne peux pas la combattre. La médecine est un mensonge.

LE DOCTEUR, le regardant en souriant.

Va, va, il est à la mode de trouver que nous ne sommes bons à rien, parce que nous ne guérissons pas les souffrances morales, qui sont les vraies maladies du siècle.

ROBERT.

Ah! si j'étais médecin, moi!

LE DOCTEUR.

Tu guérirais cette jeune fille? — Eh bien! non.

ROBERT.

Non!

LE DOCTEUR[1].

La science est impuissante avec des natures comme la sienne. Ce sont des organisations charmantes, pleines de séductions; la sensibilité est telle qu'on pourrait dire, avec les poëtes, que l'âme a envahi le corps; mais la vie tient à un fil.

ROBERT.

Et tu ne dis rien, tu ne fais rien, tu ne tentes rien, tu es là!

LE DOCTEUR, souriant.

Je compte sur notre climat et sur nos brouillards pour calmer peu à peu l'ardeur de ton sang.

ROBERT.

Tu es sans pitié!

LE DOCTEUR.

Et crois-tu que je ne me sois jamais apitoyé comme toi sur le sort de cette jolie enfant? Ce qui m'effraye, ce n'est pas ce qu'elle ressent aujourd'hui, — elle n'a rien, rien qui ait un nom pour nous, — c'est ce qui l'entoure, c'est la maison où elle vit, c'est l'avenir qu'on lui prépare. Elle n'a autour d'elle ni affection, ni expansion, ni tendresse. Elle meurt de ne pas être aimée.

ROBERT, vivement.

Elle le sera, elle l'est; je sais qu'elle est aimée.

LE DOCTEUR.

On la donne à Achille de Beaubriand.

ROBERT.

Tu as cru cela?

LE DOCTEUR.

Il me l'a confié.

1. Le docteur, toujours assis; Robert, debout.

ROBERT.

Elle épousera un homme digne d'elle, Henry de Kerhuon.

LE DOCTEUR.

Ah! si cela se pouvait!

ROBERT.

Cela se pourra. Henry de Kerhuon est mon ami. Voilà pourquoi je t'interrogeais.

LE DOCTEUR, le regardant, gaiement.

Traître! — Elle aime et elle est aimée! Alors je ne suis plus nécessaire, moi; je lui ferai ma visite d'adieu. — Mais tu me fais causer et j'oublie mes vrais malades. (Tout en écrivant son ordonnence.) Oui, tu as raison, c'est un terrible état que le nôtre. Nous parlons de mademoiselle Maubray, qui est millionnaire, et à qui il faut pour vivre ce qui ne s'achète pas, le bonheur! Et, en sortant d'ici, je vais voir une enfant de quinze ans, que sauverait un simple voyage en Italie. Mais elle est pauvre.

ROBERT, qui l'écoutait appuyé sur le dos de son fauteuil.

Une jeune fille de quinze ans?

LE DOCTEUR.

Adorée. (Debout et lisant une ordonnance pendant que Robert est allé à la table.) Voilà!... Des boissons amères, du quinquina en macération à jeun, de l'eau de Wals à tes repas, et du calme, du calme surtout. (Il prend son chapeau pour sortir.)

ROBERT, revenant et mettant dans sa main trois rouleaux d'or.

Tiens, docteur, tu pourras envoyer ta petite malade en Italie.

LE DOCTEUR, stupéfait.

Comment?

ROBERT.

C'est le prix de ta consultation, — ne compte pas.

LE DOCTEUR.

Toi aussi, tu as une maladie dont je ne te guérirai pas, la générosité.

ROBERT, avec une émotion contenue.

C'est une superstition. (Il accompagne le docteur qui sort, et il reste un instant tout ému.)

SCÈNE IV.

ROBERT, BRIAC.

BRIAC, revenant, le dossier Senoncourt à la main.

Le docteur est parti? il t'a rassuré?

ROBERT.

Complétement.

BRIAC.

A la bonne heure. — Mon ami, j'ai lu le dossier.

ROBERT.

Et tu as atténué, n'est-ce pas?

BRIAC.

Atténué! Au contraire, j'ai souligné à l'encre rouge. Senoncourt est un coquin.

ROBERT.

C'est bon, donne-moi cela. (Il lui prend brusquement le dossier et le jette sur la table.)

BRIAC, étonné.

Qu'as-tu?

ROBERT, marchant avec agitation.

Que me fait Senoncourt, à moi? Que me font les gens qu'on trompe et qu'on vole? Est-ce qu'ils m'intéressent?

BRIAC.

Comment!

ROBERT.

J'ai bien autre chose en tête ; il faut que Christiane épouse Henry de Kerhuon.

BRIAC.

Es-tu fou ?

ROBERT.

Il le faut. — Mais où est-il? Que fait-il, cet amoureux si ardent? il n'osera pas lutter, il oubliera Christiane. — Il n'y a que moi qui l'aime, il n'y a que moi.

LE VALET entrant.

Je demande pardon à M. le comte de le déranger malgré son ordre, mais M. Achille de Beaubriand insiste pour être admis.

ROBERT.

Beaubriand !

BRIAC.

Tu ne le recevras pas.

ROBERT.

Pourquoi donc ?

BRIAC.

Tu n'es pas en état de causer froidement.

ROBERT.

Oh! maintenant je peux tout supporter. (Au valet.) Faites entrer M. de Beaubriand. (A Briac.) Je tiens à le voir.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Achille de Beaubriand.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ACHILLE.

Achille, en costume noir, grave et compassé, s'avance froidement. Robert fait signe au valet de chambre d'approcher un fauteuil.

ACHILLE.

Excusez-moi, mon cher comte, si j'ai insisté pour entrer. — Vous m'avez autorisé à vous traiter en ami, et je viens vous demander la plus grande preuve d'amitié qu'un homme puisse donner.

BRIAC.

Je me retire.

ACHILLE.

Vous pouvez rester, Briac. — (A Robert.) Il s'agit d'une affaire d'honneur.

ROBERT.

Ah! (Achille s'assied sur un fauteuil au milieu du salon. Robert est assis près de la table, et Briac devant la table, à gauche[1].)

ACHILLE.

J'ai été provoqué ce matin.

BRIAC.

Vous!

ACHILLE.

Je ne sais, mon cher comte, ce que vous pensez du duel.

ROBERT.

Je n'ai pas le courage de le blâmer, et puisque nous faisons de la vie l'usage que vous savez, il ne me déplaît pas qu'on la joue comme si on la méprisait.

1. Briac, Robert, Achille.

ACHILLE.

C'est parfaitement mon avis. Je tiens absolument à me battre; j'ai d'ailleurs un adversaire qui me plaît, le jeune de Kerhuon.

ROBERT, bas à Briac.

Henry! — Je me trompais.

BRIAC, de même.

Tu l'approuves?

ROBERT.

Certes, je l'approuve.

ACHILLE.

Il me reste à vous donner le motif de sa provocation.

ROBERT.

Le motif?

ACHILLE.

Je vous ai dit que j'étais le concurrent du marquis de Kerhuon au conseil général : le préfet me soutient énergiquement, j'ai un chemin de fer...

BRIAC.

Vous devez l'emporter.

ACHILLE.

Je dois l'emporter. Mais le marquis est très-aimé, il a des partisans qui s'obstinent : il fallait donc démolir sa candidature. J'ai inventé avec le sous-préfet, — un homme d'esprit, qui arrivera, — quelques bonnes plaisanteries que nous avons confiées aux gardes champêtres. Ces représentants de l'autorité ne connaissent que la consigne; ils ont peut-être exagéré; le fils du marquis a l'air de prendre ces choses-là au sérieux et m'envoie deux témoins.

ROBERT.

N'est-ce pas son droit?

ACHILLE.

Comment, son droit? mais alors, il n'y a plus d'élections possibles. Supprimons le suffrage universel.

ROBERT, vivement.

Vous n'admettez pas que M. de Kerhuon vous demande une réparation pour avoir fait calomnier son père?

ACHILLE.

Il faudrait donc me battre avec tous ceux qui attaquent mon excellent père!

BRIAC.

Vous auriez affaire à une armée.

ACHILLE.

A une armée, comme dit Briac. Non, mon cher comte, et, si je viens vous prier de me servir de second...

ROBERT.

Moi?

ACHILLE.

C'est que la vraie cause de ce duel est moins futile.

ROBERT.

La vraie cause!

ACHILLE.

M. de Kerhuon ne veut pas que j'épouse mademoiselle Maubray.

ROBERT, se contenant à peine.

Et quand cela serait!

ACHILLE.

Vous savez aussi que le petit Kerhuon est amoureux de ma future?

ROBERT, de même.

Je ne dis pas cela.

ACHILLE.

Il paraît que tout le monde le sait. Oh! je ne le blâme pas, il est amoureux, c'est de son âge. Je dirai plus, c'est

que, moi-même, j'adorerais mademoiselle Maubray, si c'était nécessaire : mais ce n'est pas nécessaire, puisqu'on me la donne. — Seulement je suis agréé par le père, on me cherche querelle, c'est moi qui suis l'offensé.

ROBERT, très-sèchement.

M. de Kerhuon vous laissera certainement ce plaisir.

BRIAC, intervenant, à Achille.

Mais vous ne vous battrez pas.

ROBERT.

Briac!

BRIAC.

Je suis l'ami de Maubray, moi; j'ai vu grandir Christiane. Je ne vous permettrai pas de mêler à un duel le nom de cette enfant.

ACHILLE.

Je lui donnerai le mien.

BRIAC, se levant.

Elle ne l'a pas encore. Et l'on ne touche pas ainsi à la réputation d'une jeune fille. — Oh! je ne suis pas chevaleresque, moi.

ACHILLE.

Ni moi non plus, très-cher, je ne suis pas chevaleresque. Mais je ne peux pas reculer devant M. de Kerhuon, ce serait compromettre mon élection. — Il me faudrait un second chemin de fer. — Je ne le peux pas. (Se levant.) D'autant plus qu'un duel avec ce gentilhomme me posera dans le parti, et que le gouvernement me devra un dédommagement. Je suis agacé, moi, de n'avoir que des décorations étrangères.

BRIAC, s'emportant.

Je vous répète, moi, que vous ne vous battrez pas. Je ne le veux pas. Je ne m'emporte pas souvent, mais quand je m'emporte ..

ROBERT, se levant aussi et serrant la main de Briac.

Bien, Briac, bien. (A Achille.) Pardonnez-lui, il aime beaucoup mademoiselle Christiane, et elle mérite vraiment d'être aimée, même par ceux qui la connaissent à peine, comme moi. Briac a raison; vous ne devez pas vous battre. Vous avez offensé le marquis de Kerhuon, c'est là ce qu'on vous reproche : reconnaissez vos torts.

ACHILLE.

Mes torts!

ROBERT.

Et maintenant, puisque vous savez que vous avez un rival, un rival préféré, peut-être...

ACHILLE.

S'il n'était pas préféré ce ne serait pas un rival.

ROBERT.

Renoncez à mademoiselle Maubray,

ACHILLE, étonné.

Hein! (A part.) Il est naïf, j'adore ça.

ROBERT.

Vous êtes jeune, vous devez avoir tous les bons sentiments de la jeunesse. Il est cruel d'épouser une jeune fille qui ne fait qu'obéir à son père : choisissez une femme qui vous plaise vraiment, faites-vous aimer d'elle, essayez ces douces joies, et gardez-vous surtout de jamais troubler ceux qui les ressentent.

ACHILLE.

Je vous ai compris, mon cher comte, et je vous remercie. Vous me conseillez d'épouser une bergère. C'est une allégorie; vous voulez me dire : N'épousez pas mademoiselle Maubray, la fortune du père n'est pas solide.

ROBERT.

Comment!

ACHILLE.

Eh bien, je vais vous rassurer, la petite a hérité de sa mère.

ROBERT.

Sa mère! Mais sa mère n'était pas riche.

ACHILLE.

Elle n'avait rien, seulement le jour de son mariage, — ceci entre nous, n'est-ce pas? — M. Maubray lui a reconnu un million.

ROBERT.

Hein!

ACHILLE.

Un vrai million, dont ma jolie future a hérité.

ROBERT, bas, à Briac.

Tu savais cela?

BRIAC.

Oui.

ACHILLE.

Et ce bon Maubray est forcé de compter la petite somme à sa fille.

ROBERT.

A sa fille?

ACHILLE.

C'est assez piquant n'est-ce pas?

ROBERT, avec une douleur contenue.

Oui, monsieur, oui.

ACHILLE.

Vous voyez que je peux épouser mademoiselle Maubray. Mais je n'en suis pas moins touché de votre sollicitude à mon égard, — touché jusqu'aux larmes, à ce point qu'un conseil de vous devient pour moi un ordre. Croyez-vous encore qu'il serait plus gentleman de ne pas me battre pour ma fiancée?

BRIAC.

Vous hésitez?

ACHILLE.

Vous le croyez? — Je n'hésite plus, je désavouerai le sous-préfet.

BRIAC.

A la bonne heure!

ACHILLE.

On lui donnera de l'avancement. (Il salue gravement et sort.)

SCÈNE VI.

ROBERT, BRIAC, puis ADRIENNE.

ROBERT.

Il avait reconnu un million à sa femme. Tu savais cela?

BRIAC.

Je l'ai appris hier.

ROBERT.

Et Christiane a hérité de sa mère! J'aurai toutes les douleurs.

BRIAC.

Ah! dans la vie, quand on est sorti du droit chemin les sentiers n'ont plus d'issue.

ROBERT.

Et cet argent dans les mains de cet homme le sauverait aujourd'hui! (Il va prendre son chapeau sur un fauteuil à gauche de la cheminée.)

BRIAC.

Où vas-tu?

ROBERT.

Je vais le lui rendre.

BRIAC.

Le lui rendre?

ROBERT, s'asseyant à la table, à gauche.

J'ai douze cent mille francs déposés pour payer cet hôtel. — Je les prends et je les mets en compte courant chez M. Maubray.

BRIAC.

Comment?

ROBERT.

Il est banquier; tu as tes intérêts dans sa maison, pourquoi n'y aurais-je pas les miens?

BRIAC.

C'est une idée, cela.

ROBERT.

Je place mes fonds où il me plaît.

BRIAC.

Parfaitement.

ROBERT.

Je ne vais pas chez lui, je ne le vois pas, je dépose simplement dans ses bureaux ce mandat blanc sur la banque.

BRIAC.

Tu relèves son crédit.

ROBERT, se levant et se dirigeant vers la porte.

Je le sauve!

ADRIENNE, entrant vivement par la porte de la bibliothèque.

Mon oncle! (Avec désappointement). Vous sortez?

ROBERT[1].

Je suis obligé de sortir.

ADRIENNE.

C'est que...

ROBERT.

Qu'as-tu donc?

ADRIENNE, bas.

Christiane est là.

ROBERT.

Elle!

1. Briac sur le devant; Adrienne, Robert.

ADRIENNE.

Elle voulait absolument vous voir, je n'ai pas eu le courage de résister.

ROBERT.

Elle est là?

ADRIENNE.

Dans la bibliothèque. — Renvoyez monsieur de Briac, il nous gronderait.

ROBERT.

Oui, oui. (A Briac, qui est allé prendre son chapeau à droite.) Au fait, Briac, il n'est pas nécessaire que je présente moi-même ce mandat.

BRIAC.

Je m'en charge.

ROBERT.

J'abuse de ton amitié.

BRIAC.

Qu'en ferais-je sans cela?

ROBERT.

Mon bon Briac! — Tu sais que le temps presse.

BRIAC.

Dans vingt minutes, ton compte sera ouvert. (Il sort.)

ADRIENNE, qui avait ouvert la porte de la bibliothèque, voyant que Briac est sorti.

Tu peux entrer, nous sommes seuls. (Christiane entre avec elle, tout émue, mais calme; on sent qu'elle a pris une grave résolution.)

SCÈNE VII.

ROBERT, ADRIENNE, CHRISTIANE.

ROBERT.

Oui, entrez, laissez-vous conduire par Adrienne, vous êtes chez elle.

ADRIENNE.

Et maintenant Christiane peut aller partout avec moi : dans trois semaines je serai dame.

CHRISTIANE, avec fermeté.

C'est moi qui ai voulu vous voir, monsieur de Noja.

ROBERT.

Je vous en remercie. Asseyez-vous là dans ce fauteuil. (Il fait asseoir Christiane dans le fauteuil à droite de la table.)

ADRIENNE.

Nous sommes censées visiter votre galerie de tableaux, puisque c'est à la mode.

ROBERT.

Appuyez votre tête.

CHRISTIANE, assise.

Oh! je suis forte maintenant. Je vais mieux depuis que j'ai vu Adrienne, depuis que je sais qu'elle est heureuse, elle!

ADRIENNE, debout derrière le fauteuil.

Tu le seras aussi.

ROBERT.

Oui, vous serez heureuse, il faut que vous soyez heureuse, nous le voulons.

CHRISTIANE, avec un sourire triste.

Vous le voulez!

ROBERT.

Posez vos pieds sur ce coussin.

CHRISTIANE.

Comme je me sens bien ici!

ADRIENNE[1].

N'est-ce pas? (Robert reste debout devant elle, tout ému.)

1. Robert, Christiane assise, Adrienne.

CHRISTIANE.

Je vous connais à peine, monsieur de Noja, et cependant, aujourd'hui, que j'ai une grave résolution à prendre et que j'ai grand besoin de conseils, il me semble tout naturel de m'adresser à vous comme à un ami.

ROBERT.

Oui, votre ami! votre ami le meilleur! (S'asseyant en face d'elle.) Vous venez me demander un conseil?

CHRISTIANE.

Vous l'avez entendu : on veut que j'épouse M. de Beaubriand.

ROBERT, vivement.

C'est impossible, cela ne sera pas.

ADRIENNE.

Tu vois, mon oncle s'y opposerait.

CHRISTIANE.

Vous me conseilleriez donc de résister à mon père?

ROBERT.

M. Maubray ne peut pas vouloir vous marier contre votre gré.

CHRISTIANE.

Il désire beaucoup ce mariage; il m'a donné ses motifs.

ROBERT.

Que lui avez-vous répondu?

CHRISTIANE.

Je n'ai pas pu répondre. Je me suis sentie comme frappée au cœur. — Il ne s'en est pas aperçu. — Et il a ajouté : On avait parlé pour vous de M. de Kerhuon; ne vous laissez pas aller à ce rêve; M. de Kerhuon n'épouserait pas la fille d'un banquier.

ROBERT.

Il vous a dit cela?

CHRISTIANE.

Et ce matin, en revenant à moi, j'ai compris qu'il avait raison.

ROBERT.

Raison!

CHRISTIANE.

Pourquoi Henry n'était-il pas au bal?

ROBERT.

Parce qu'il vous regarde déjà comme sa fiancée.

CHRISTIANE.

Parce que son père lui avait défendu de me voir.

ROBERT.

Vous vous trompez. Le marquis...

CHRISTIANE, l'interrompant

Le marquis vous a demandé si un Kerhuon pouvait épouser mademoiselle Maubray.

ROBERT.

Comment?...

CHRISTIANE.

Mon père me l'a dit, et vous voyez bien qu'Henry n'est pas là aujourd'hui, quand je souffre.

ROBERT.

Oh! ne l'accusez pas.

CHRISTIANE.

Je ne l'accuse pas. Je comprends qu'il fasse avant tout ce que désire son père. Je comprends qu'il ne demande pas ma main; mais alors, pourquoi m'a-t-il dit qu'il m'aimait?

ROBERT.

Ne doutez pas de lui, il est en ce moment ce qu'il était hier, ce qu'il a toujours été. Lui non plus, il ne veut pas que vous soyez à un autre.

CHRISTIANE.

L'idée que je pourrais être la femme d'un autre ne m'était jamais venue; elle ne me vient pas. Je n'épouserai personne. — Et voici ce que je venais encore vous demander: Quelle était la fortune de ma mère?

ROBERT.

Sa fortune?

CHRISTIANE, se levant.

Elle n'avait rien! — Je comprends ce que mon père a voulu me dire. Je n'ai rien. (Avec douleur, s'éloignant de Robert.) C'est grâce à sa générosité que je me crois riche depuis mon enfance et que j'ai pu être bonne pour les autres quelquefois! — Comment voulez-vous que je n'obéisse pas à mon père? Je lui dois tout.

ROBERT, allant à elle[1].

Vous ne devez rien à personne. N'êtes-vous pas le bonheur, la joie et le charme de ceux qui vous entourent? n'est-il pas trop heureux, celui qui vous a vue grandir, qui a recueilli vos sourires d'enfant, qui n'avait qu'à remplir vos petites mains d'argent pour faire de bonnes œuvres, qui a pu vous appeler sa fille?

CHRISTIANE, très-émue.

On ne m'avait jamais parlé ainsi. (Elle ne peut pas résister à son émotion; elle ferme les yeux et se laisse tomber — Robert la retient.)

ADRIENNE, effrayée.

Christiane!

ROBERT, vivement.

N'appelle pas!... (Lui indiquant la porte de droite.) là!... là!... (Adrienne sort en courant laissant la porte de droite ouverte. — Robert, tenant Christiane dans ses bras, se penche sur son front et l'embrasse en disant à demi-voix:) Ma fille! — (Adrienne rentre; presque aussitôt, Christiane revient à elle, en souriant.)

CHRISTIANE.

Je me croyais plus forte que je ne suis.

1. Robert, Christiane, Adrienne.

LE VALET, entrant.

Monsieur le comte veut-il recevoir M. Maubray? (A ce nom, Robert, Christiane et Adrienne restent un instant interdits.)

CHRISTIANE.

Mon père!

ROBERT.

Laissez-moi seul avec lui.

CHRISTIANE.

Si vous vouliez parler à mon père!

ADRIENNE.

Oh! oui, vous qui parlez si bien.

ROBERT.

Je lui parlerai, je lui dirai... je le déciderai, je vous le jure. (Il les reconduit vers la bibliothèque.)

CHRISTIANE.

Je n'ai d'espoir qu'en vous. (Elles sortent.)

ROBERT.

Faites entrer.

LE VALET, annonçant.

M. Maubray. (Maubray entre gravement — mais sans affectation — Robert lui offre un fauteuil et s'assied près de la table.)

SCÈNE VIII.

ROBERT, MAUBRAY,

MAUBRAY, à Robert.

Vous deviez vous attendre à ma visite, monsieur le comte.

ROBERT.

Non, monsieur; mais je vous remercie d'être venu.

1. Robert, Maubray.

MAUBRAY.

On m'a appris que vous me faisiez l'honneur de déposer chez moi une somme importante.

ROBERT.

Quoi de plus simple?

MAUBRAY.

C'est une preuve de confiance dont je n'abuserai pas; ma situation est trop menacée en ce moment pour que j'accepte un pareil dépôt. Voici votre mandat.

ROBERT.

Vous vous hâtez bien de me le rendre.

MAUBRAY, le lui donnant.

Je tenais à vous le remettre moi-même, et j'avais pour venir un autre motif. Je savais que ma fille était ici. Certes mademoiselle de Jublains a une raison au-dessus de son âge; mais elle est bien jeune, et vous me trouveriez imprudent de lui confier Christiane, aujourd'hui surtout.

ROBERT.

Aujourd'hui!

MAUBRAY.

Vous devez savoir ce qui se passe.

ROBERT.

Que voulez-vous dire?

MAUBRAY.

Un gentilhomme de vos amis, dont vous me parliez hier, vient de compromettre ma fille, en provoquant son fiancé.

ROBERT.

Pardonnez à Henry de s'être trahi; il adore mademoiselle Christiane.

MAUBRAY.

Et l'amour excuse tout! — C'est peut-être votre morale; ce n'est pas la nôtre.

ROBERT.

Si le marquis de Kerhuon vous demandait pour son fils la main de mademoiselle Maubray?

MAUBRAY.

Il me l'a demandée.

ROBERT, à part.

J'en étais sûr!

MAUBRAY, avec ironie.

Il a eu cette grandeur d'âme. — Quand un Kerhuon compromet une jeune fille, peu importe le père! — Il l'épouse. — Le marquis m'a écrit.

ROBERT.

Et vous hésitez?

MAUBRAY, froidement.

Je n'hésite pas, je refuse.

ROBERT.

Vous refusez?

MAUBRAY.

Ne suis-je pas engagé avec M. de Beaubriand?

ROBERT.

Vous ne la marierez pas ainsi.

MAUBRAY.

Qui m'en empêcherait?

ROBERT.

Qui? Vous-même, qui aurez pitié d'elle. Vous, qui songerez à ce que de pareilles unions préparent de luttes, de souffrances, de désespoirs.

MAUBRAY.

Il n'y a ni souffrance, ni désespoir pour la femme loyale, qui respecte et honore son foyer. Vous jugez mal Christiane.

ROBERT.

Et si je vous disais qu'elle aime Henry de Kerhuon?

MAUBRAY.

Il serait étrange que vous connussiez mieux que moi les sentiments de ma fille.

ROBERT.

Je les connais.

MAUBRAY

Vous?

ROBERT.

Elle a mis dans cet amour toute son existence.

MAUBRAY.

Elle vous a fait cet aveu!

ROBERT.

Il n'y a pas de secret dans une âme comme la sienne, — et ma nièce est son amie. — Rien ne s'oppose à ce mariage.

MAUBRAY, se levant et repoussant le fauteuil.

Rien? Vous oubliez vite qu'elle est la fille du banquier Maubray, et que demain le banquier Maubray sera ruiné et déshonoré.

ROBERT, prenant le dossier Senoncourt.

Vous ne serez ni déshonoré, ni ruiné. (Il va à la cheminée.) Le nom de Maubray sera sans tache.

MAUBRAY.

Encore une fois, que vous importe mon nom?

ROBERT, jetant le dossier au feu.

Le dossier Senoncourt n'existe plus.

MAUBRAY.

Que faites-vous?

ROBERT, devant la cheminée.

Christiane pourra épouser celui qu'elle aime.

MAUBRAY, descendant.

Elle épousera M. de Beaubriand, parce que je le veux, parce que je suis seul juge de ce qui convient à Christiane, parce que je suis son père.

ROBERT.

Vous êtes son père! et vous n'avez pas deviné ce qu'elle souffre! — Vous ne sentez pas ce qu'il y a de douleur dans son calme! Vous n'avez pas vu les larmes qu'elle vous cachait! Vous ne songez pas que lorsqu'elle vous aura dit : J'aime Henry de Kerhuon, elle ne comprendra plus que vous puissiez la donner à un autre. Ne froissez pas cette candeur, ne vous heurtez pas à cette loyauté d'enfant. Votre volonté s'y briserait.

MAUBRAY.

Ma volonté !

ROBERT, continuant.

Mais comment n'auriez-vous pas de tendresse pour elle. Je me disais en la regardant qu'un étranger même l'aimerait. Eh bien, le mariage que vous lui proposez la tuerait. Entendez-vous? Il y va de sa vie. Le docteur Solem m'a dit à moi ce qu'on n'ose pas dire à un père. Il y va de sa vie!

MAUBRAY, passant devant lui et allant à gauche.

J'ai entendu, monsieur, tout ce que je pouvais entendre, et je ne vous permettrai plus de me parler de Christiane.

ROBERT.

A moi?

MAUBRAY, avec violence, allant à lui.

A vous, que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître.

ROBERT.

Vous savez qu'elle est ma fille.

MAUBRAY, reprenant un calme glacial.

Oui, monsieur, je le sais. — Mais il ne faut pas qu'un autre que moi le sache.

ROBERT.

Maintenant, vous ne vous vengerez que sur moi. Quelle réparation exigez-vous?

MAUBRAY.

Une réparation!

ROBERT.

Vous pouviez me tuer, vous le pouvez encore.

MAUBRAY.

Que me fait votre existence?

ROBERT.

Eh bien! je vous déclare que, moi vivant, vous ne sacrifierez pas Christiane.

MAUBRAY, *dédaigneusement.*

Vous êtes fou.

ROBERT.

Elle n'a que moi pour la défendre, je la défendrai.

MAUBRAY.

A quel titre?

ROBERT.

A quel titre!

MAUBRAY.

Évoquerez-vous le souvenir de sa mère? — C'est à moi qu'elle a confié Christiane en mourant.

ROBERT.

Elle!

MAUBRAY, *remontant.*

Il semble qu'il n'y ait que vous qui ayez souffert!

ROBERT.

Je ne vous brave pas, je ne lutte pas, je m'humilie; je ne demande plus rien, rien que la savoir heureuse; je vous implore, je vous supplie d'avoir pitié d'elle.

MAUBRAY.

Vos prières ne sont pour moi que des outrages.

ROBERT.

Vous me voyez suppliant, à vos genoux. Vous comprenez bien que je suis prêt à tout pour lui épargner une souffrance, que je ne reculerai devant rien; vous devinez bien comment je l'aime!

MAUBRAY.

Elle m'appartient, et rien au monde ne peut faire qu'elle ne m'appartienne pas.

ROBERT.

Eh bien, je la veux! — Je veux qu'elle soit heureuse, je veux qu'elle vive! Elle vivra. Je sais bien que je lui ferai tout oublier à force de tendresse. — Je vous demandais d'avoir pitié d'elle. — Est-ce de la pitié qu'il lui faut? Je l'ai vue tout à l'heure, ici, chez moi. Elle a pleuré, et je suis resté calme et je n'ai été qu'un indifférent. — Et je vous implore et je vous supplie! — Pourquoi donc? Est-ce qu'un autre que moi saurait aimer ma fille? Je la veux! Ne me parlez pas de vos droits. Est-ce que je les reconnais? Est-ce que vous viendrez me la disputer, quand je lui dirai : Tu es à moi! tu es ma fille!

MAUBRAY.

Vous oseriez!... (Christiane, attirée par le bruit, entre vivement par la porte de la bibliothèque, et ses yeux s'arrêtent avec étonnement sur Maubray et sur Robert.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHRISTIANE[1].

MAUBRAY, froidement, à Robert.

Dites-le lui donc, monsieur, la voici. (Christiane s'avance vers Robert comme pour l'interroger.

1. Maubray, Christiane, Robert.

ROBERT, avec une voix étouffée par l'émotion.

Mademoiselle, je me trompais quand j'ai cru que je pourrais vous défendre, je ne peux rien; je ne suis qu'un étranger; je n'ai pas même le droit de vous donner un conseil, et on vous reprochera de me l'avoir demandé. Allez prier votre père de vous pardonner. (Christiane stupéfaite va à Maubray en courbant la tête.)

MAUBRAY.

Je vous pardonne, Christiane. (Regardant Robert.) Il n'y a que moi, entendez-vous, qui peux vous rendre heureuse. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez M. de Kerhuon?

CHRISTIANE.

Vous le savez?

MAUBRAY.

Il m'a demandé votre main.

CHRISTIANE.

Lui!

MAUBRAY.

Si vous me reprochez de ne pas avoir été tendre avec vous, je le serai. — (Avec violence.) Viens m'embrasser, Christiane.

ROBERT.

Comme il me hait!

SCÈNE X.

Les Mêmes, ADRIENNE, BRIAC, ACHILLE.

ADRIENNE, accourant.

Je vous annonce M. de Beaubriand.

CHRISTIANE, presque avec effroi.

Ah!

MAUBRAY.

Rassure-toi.

ADRIENNE.

Avec M. de Briac.

BRIAC, étonné de voir Christiane et Maubray.

Comment?

ACHILLE.

Eh! c'est ce cher Maubray. (Saluant Christiane.) Mademoiselle.

MAUBRAY, allant à lui.

Mon cher monsieur de Beaubriand, je regrette d'avoir à vous redemander ma parole, ma fille n'a pas agréé mon choix.

ACHILLE.

Ah!

MAUBRAY.

Elle vous préfère M. Henry de Kerhuon.

ACHILLE, souriant.

Je m'en doutais un peu.

MAUBRAY.

Et je ne ferai jamais que ce que désire ma fille.

CHRISTIANE, avec joie.

Oh! mon père!

ROBERT, avec douleur.

Il me l'a reprise.

ACHILLE, à Briac.

Maubray a tort, vous savez; je viens de faire une opération superbe. J'ai acheté, avec Anatole, Cavan et Grandlucé toutes les mines du Haut-Pérou.

BRIAC.

Vous? — Il a ruiné ses amis.

ACHILLE, à Robert.

Quand vous présenterai-je à mon père?

ROBERT.

Je partirai demain.

ADRIENNE.

Vous, mon oncle?

CHRISTIANE, *vivement.*

Vous nous quitterez?

ROBERT, *avec un mouvement de joie involontaire.*

Mademoiselle!

MAUBRAY, *froidement.*

Rien ne peut retenir monsieur de Noja.

ROBERT.

Non, monsieur, rien ne me retient, et je ne peux être utile à rien. — Comme vous le disiez hier, je suis seul.

FIN.



PARIS.— J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOÎT.— [1312]





